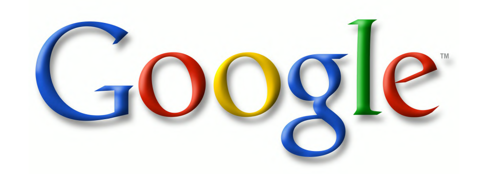
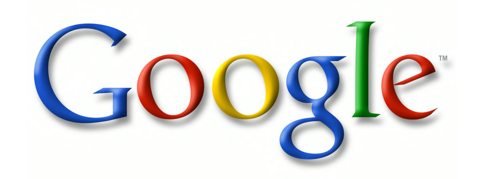








RENE GHIL

légende
D'AMES & DE SANGS

des Vers

« ..... nous sommes AMANTS de la vie...
« ÉMILE ZOLA »



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES
L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS
1, RUE BONAPARTE, 1

1885

LÉGENDE

D'AMES ET DE SANGS

SAINT-QUENTIN, IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

légende d'âmes & de sangs

RENÉ GHIL

LÉGENDE

D'AMES & DE SANGS

des Vers

...nous sommes AMANTS de la vie..
EMILE ZOLA.



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES DEUX MONDES
L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS
1, RUE BONAPARTE, 1

1885



MES IDÉES

..... nous sommes AMANTS de la vie.....
Emile ZOLA.

Dans ma pensée, le livre donné n'est qu'un programme. Chaque division indiquée, — I, II, III et IVme livre, — deviendra un livre nommé d'un nom à lui, où « AMANT de la Vie, » j'essaierai, *moi poète*, de surprendre aussi la Vie qui grouille sous mes yeux, — Ames et Sangs : la Vie qui s'organise, la Vie qui vit, la Vie qui se désorganise, la Vie qui s'en va.

Puis, deux derniers viendront : un, où d'après les seules données de la Science moderne, j'exhumerai

les Temps de l'homme animal, avec, en les prêles énormes, les visions pâles et passées des *plésiosaures* et de l'*elephas primigenius*, — et le dernier, où je songe à donner vie aux idées modernes sur l'avenir des Mondes et de la Vie...

Alors, les six livres se rangeront sous le nom générique « légende D'AMES ET DE SANGS », — et ainsi :

légende d'âmes et de sangs

LIVRE I. *Sur les Temps primordiaux.*
II. — *les Genèses d'âmes et de Sangs.*
III. — *l'Age mûr.*
IV. — *l'Age de retour.*
V. — *la Vieillesse.*
VI. — *les Temps à venir.*

Oui, la Vie, rien que la Vie ! et des vagues d'angoisse me vont par la Chair devant son nom qui est la rumeur de TOUT : mais mon vouloir n'est pas orgueil. Plein de l'horreur du Rêve sans plein air, sans sèves

et sans sueurs, je viens m'enrôler au grand Travail vivant du Réalisme, — du Vrai, — ouvrier plus ou moins capable, mais ouvrier!

Tant pis! si ma parole non déguisée lève des gens indignés, mais le Rêve est une Terre où seulement sont des Formes et des Couleurs : le Rêve est large : soit! mais si les mêmes Formes et les mêmes Couleurs reviennent, et s'il n'est pas d'air où elles puissent vivre la Vie que nous a donnée Dieu, la seule grande : *simple et infinie*.

Oh! je sais des Formes et Couleurs quels Triomphes ont surgi sous l'Idée géniale de quelques aèdes, — qui sont mes Admirés aussi : et, m'ont enivré et m'enivrent de leur magique orgie d'azur, de pourpre et de Formes pâles pareilles à des lis ou à des larmes, les divins Lyriques, Hugo le premier, — élargissant leur rêve du Septentrion au Midi, du Couchant à l'Orient : mais leur rêve mêmement grandiose, et, grandiose, revenant sur lui-même! Puis, où est donc Cela? que je ne sens pas l'odeur du vent qui passe.....

la première de ces idées, je serais un pauvre sire, et si la deuxième, un naïf: puis *n'est pas Réaliste qui veut!*

Il me plaît de le dire aussi, parce qu'il ne me semble pas hors d'œuvre d'indiquer le Travail de ce qu'on nomme le « sens du réel » se dégageant peu à peu d'un passé où il est mal à l'aise. Cela peut servir.

Devant moi est le passé.

.....Devant moi, sont de mes vers d'alors : les premiers sont perdus, et, j'en ai des soirs, un chagrin vague.

Mais de dix-sept à vingt ans, les voilà, épars dans l'azur ou la nuit pâle de lune langoureuse : et « Moi » — oh ! le moi cher aux poètes ! — je vais, où ? nulle part ! et sur mon sein s'appuie une vierge pâle ; et Moi je dis les roses, les Ames, les Yeux de la Nuit — et nous ne mangeons pas !

Des pages et des pages : la vierge pâle revient sous

divers noms, où ? nulle part! Cependant, par-ci, par-là, je daigne regarder à Terre, et alors, — ô Zola ! que vous deviez avoir des angoisses soudaines et inexpliquées! — une période de dix vers dégringole sur l'Auteur des « Rougon».— On devine, n'est-ce pas, que pas une page de Zola ne m'avait passé sous les Yeux !

Des pages et des pages : et peu à peu — Zola devait se venger — « mon génie » perd l'essor : plus de vierge pâle; des visions de la Terre vont par les vers, idéalisées, soit! et mon Moi en scène, mais de la Terre au moins, et même rosies d'un peu de sang.

Puis soudain, le Moi ne pérore plus, on ne le voit plus qu'animant l'œuvre : et l'œuvre « *est un coin de nature vu à travers un Tempérament.* » — J'ai regardé un Mariage, et j'essaie de rendre le grouillis à l'issue de la messe. J'ai même une idée : je pose, regardant les Mariés, une gamine nerveuse : et des mésaises lui passent par les reins, et elle rougit, elle « sait! » — Plus loin, une pièce s'appelle « *la Petite qui prie* » : pleine de sommeil, elle ânonne sa prière, avec de

grands soupirs, parce *que les dames en ont à l'église;* sa mère arrange l'oreiller, et une Tiédeur odorée s'épaissit, pendant que, dehors, une grosse pluie cingle les murs.....

Oui, l'œuvre devenait drôle souvent, à travers mon Tempérament non exercé et non mûr; mes grandes périodes à la Hugo sonnaient d'un son bizarre : mais, — j'avais ma manière, et des sourires me venaient en relisant les vers de la vierge pâle sur mon sein.

Alors je lus « Une page d'amour » — de mon vieil ennemi.

Je me souviens qu'un inexprimable émoi m'envahissait à mesure que j'allais et que devant mes Yeux, Chœur grouillant et divers, passaient les cinq Paris énormes et vivant d'une vie nouvelle pour moi : et, la dernière page lue, un mot me vint soudain aux lèvres: *Mais c'est un poète, Zola!.....*

Oui, *un poète de la Vie!* et vous aussi, — Balzac, Flaubert, les Goncourt, Daudet et Maupassant, — et vous, les Jeunes vaillants, Huysmans, Hennique,

Alexis, — vous nommez-vous : *les poètes de la Vie!*

Tous, ils nous donnent le roman d'une vie, ou d'une période dans une vie :

— Chaque pièce de vers de mes livres sera un Roman aussi : le roman *d'une Heure*, d'une *Minute*, d'un *Moment* psychologique et physiologique, — avec le Milieu, cadre du Fait : un Fait qui signifiera quelque chose.

Dans le rendu de l'*Heure*, de la *Minute*, ou du *Moment*, j'essaierai de donner l'impression du Milieu sur le Corps, du Corps sur l'Ame : je ne comprends pas le Corps sans le milieu ; l'Ame sans le Corps, c'est-à-dire, l'Idée sans la Sensation : — « *nihil in intellectu quod non prius in sensu.* »

Je ne crois pas amoindrir ainsi la poésie : nous avions la poésie de l'Ame, de l'Idée, sans Milieu ou en des Milieux imaginés : nous aurons en plus la poésie du Sang, et la poésie des milieux modernes, en les villes et les prés.....

Pour la langue — Ah! pardon, j'oubliais de dire que le Réalisme n'est pas la Pornographie. Ceci expliqué pour les gens dont Zola se plaint: et qui « voient noir quand il y a blanc. »

Pour la langue à parler désormais, en vers : au lieu du *Mot qui narre*, le *Mot qui impressionne* s'indiquait.

— Ici qu'on me laisse dire ce que je comprends par Impressionnisme et ce que c'est, pour moi.

Pour moi, l'impressionisme est *l'écriture* du Réalisme, c'est le Frémissement de la Vie rendu sur le papier.

Cet Impressionisme est dans les Goncourt : mais ce qui leur demande une page, devra se resserrer en cinq ou six lignes, sous peine de longueurs. Un vers sera un pré où l'odeur des luzernes, — une eau pâle et glauque où des rides s'élargissant ; un vers sera l'inexprimable souvenir, devant deux grands yeux pâles et froids d'Aïeule, d'un soir d'hiver où veille la lune algide, — un émoi en les reins et la nuque ; un vers sera

les mille murmures des heures noires, — un dièze de violon, — des voix dans le noir, — la saveur du vent de mer. Dans une phrase passera la musique de la Vie : musique de saveurs, de frissons, de couleurs, d'odeurs, de rumeurs. Une phrase donnera l'écœurement d'une migraine, la lourdeur aveulie et molle d'une après-midi d'août, avec je ne sais quel rassasiement venu de moissons mûres.....

Un seul *poète*, un grand *poète*, a des vers pareils, — *Stéphane Mallarmé*.

Si je savais son nom, depuis quelques mois seulement, le hasard m'a révélé de ses vers, et depuis quelques semaines à peine, j'ai pu copier son « Après-midi d'un Faune. »

— « Ah ! l'Après-Midi d'un Faune ! mais ça ne se comprend pas ! » — Mon Dieu ! si, ça se comprend : il ne s'agit que de pouvoir le comprendre.....

Suis-je monomane ? mais il me semble que Mallarmé, dans son *Faune*, est un *poète réaliste !* Non, du Réalisme

au sens rigoureux du mot: ainsi que veulent qu'on le soit les Maîtres modernes, qui veulent la « *vision directe de l'Humanité* », ce que je voudrais aussi, d'après eux — mais c'est un rêveur qui dans son Rêve, unique, met le sang de ses veines et son souvenir vivant de la Terre. C'est pour cela que son Rêve est unique, et que Mallarmé est un grand!

Dans son Faune, c'est un *Réaliste*, — par la langue: dont les *mots* sont lumière, — clair-obscur sous bois, avec des chaleurs, — eaux et roseaux, — pâleurs de corps souples verdies aux glauqueurs des verdures; dont les mots sont espoir, doute, inespoir, ironie, — rumeur de sang dans les veines, — pas épaves de Femmes poursuivies, — hans d'homme vierge, soupir profond sous le sommeil vainqueur.....

Réaliste par son « Faune ». Il est on ne peut plus humain et de Chair sanguine, ce Faune! doutant sous les bois d'avoir aimé, se demandant s'il est vierge ou non : les nymphes lui glissent des mains, et, en se le-

vant de dessus les roses, il se demande s'il n'a pas aimé que les roses.....

« *Aimai-je un rêve?*
» *Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève*
» *En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais*
» *Bois mêmes, prouve, hélas! que bien seul je m'offrais*
» *Pour triomphe, la faute idéale de roses.* »

Alors, il se rappelle les Chasses aux « blancheurs qui ondoient. » Chasses vaines, hélas! et quand, harassé, le pauvre Faune s'endort au lourd soleil, en se souvenant d'un Couple de naïades évanouies, le dernier vers est une ironie où un sanglot, — chose bien humaine et vraie :

« *Couple, adieu; je vais voir l'ombre que tu devins.*

A Stéphane Mallarmé, est-ce une peine ou un plaisir que je fais? Si une peine, il me pardonnera, je l'espère : car, il *sentira*, dans mon erreur, mon vouloir

de le remercier à ma manière des heures de joie artistique qu'il m'a données.....

Maintenant, quelques lignes sur les six livres que je me propose de donner.

Le premier, — *sur les Temps primordiaux* — et le dernier — *sur les Temps à venir* — devant venir après Tous, je n'en parle pas. D'ailleurs, ce n'est qu'après des Travaux sérieux, que je saurai moi-même ce qu'ils seront. Ce que je sais, c'est que mon seul guide sera la Science.

Le premier sur la Vie de nos jours sera la mise en scène de l'œuvre sourde et mystérieuse de la Vie qui s'organise — prise aux âges où se révèlent les éveils de sang et de pensée ; de dix et douze ans à vingt ans.

Quel *poète*, nous a dit, en vers, un seul mot vrai et digne de faire songer un penseur sur ces genèses de l'Ame et de la Chair : quel *poète* a regardé, curieux et chaste — chaste comme un physiologiste — l'heure des

Pubertés, en a vu les émois d'idée et de nerfs et de sang : quel poète a suivi l'Homme et la Femme grandissant selon les milieux : quel *poète* a analysé, psychologiquement et physiologiquement, l'Amour ! quel *poète* a essayé de dire la raison des *Chutes et des infamies ?...*

Vers quinze et seize ans, dans les vers, les pâles vierges, — les anges ! — rougissent et soupirent, — et les Jeunes gens disent à la Nuit leurs espoirs ou leurs désespoirs : voilà leur poésie de la Jeunesse !

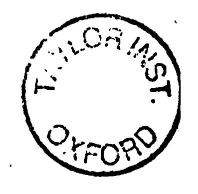
Puis, ça ! il n'est pas que l'amour, même à ces âges d'éveil : s'il est des Tempéraments où il règne, il en est où il a peu de prise, et puis il y a les milieux ! Ah ! les Milieux et les Tempéraments !.....

Viendra après, — *la Vie qui agit* — On s'y est risqué parfois, dans la Vie qui agit — pour l'idéaliser, bien entendu !

Le plus qu'on ait pris, là-dedans, — depuis quel-

ques années surtout, et Aujourd'hui un peu plus — c'est l'amour des Impures. L'envie me démange de l'appeler de son vrai nom, cet amour des Impures : mais, allons ! nous le dirons en vers !

Ah ! les Impures, que de choses rares on a versifiées sur elles ! Généralement, et dans les vers publiés hier et ce matin plus qu'ailleurs, — ces Femmes « *aux subtiles Caresses* » aux *croupes et seins de neige* — sont des demoiselles dans le genre de Celles qui circulent au Luxembourg, elles-mêmes, ou Celles qui versent les grogs et les « *vertes* », — et, alors, *les voix sourdes où éclatent des cuivres*, les Yeux où *vont les rêves malsains*, où se creusent *des profondeurs vertigineuses*, les *lèvres de vampires ?* Ce sont les voix, les Yeux, et les lèvres de ces demoiselles, qui n'ont rien de si démoniaque, je vous assure !...



Dans la Vie, il y a ces amours-là, oui ! pas si beaux ; mais ils y sont : mais il y a aussi Tous les

amours, par les villes et campagnes ! les malsains et les sains.

Non, je n'ignore pas que : « *Propter solum uterum, mulier est id quod est.* » — et que : « *Totus homo semen est.* » — Mais, voyons ! il n'est pas que de l'Amour encore une fois ! Il y a, par exemple, le Travail, représenté, là-bas, par les grandes cheminées rouges des Usines, et par des roulements d'or et de pauvres gros sous ; des va-et-vient de salons, et des mesquineries de ménage ; des Classes de gens qui ne vivent et ne pensent pas de la même manière ; par exemple : les Maîtres et les valets ; puis il y a des visions qui ont leur poésie aussi ! un Train qui arrive en gare, le grouillis du rue, la vie d'un Village, la mer.....

Et ceci donc : les *Hopitaux* et les *Assises*, les deux grandes maladies.....

Viendront, en dernier lieu, les livres — *sur l'Age de retour* — et la — *Vieillesse.*

Il n'est pas nécessaire de dire que nul *poète* n'a songé à regarder par là. Après quarante ans, finie la Femme, et poussah l'Homme : de quoi rire, oui ! de quoi faire des vers, non !

Oui : mais quand on a, à ses moments perdus, mis le nez dans un livre de physiologie et de psychologie, et *regardé et songé ses regards*, eh bien ! non, il n'y a pas de quoi rire ; et il y a de quoi faire des vers, de beaux vers même, oui !

Personne n'a donc jamais songé à ce Détraquement profond, lors de la suppression d'Aimer, dans une Chair et une âme! l'Age de retour, mais C'est une poésie émue de glas, il y a des morts là-dedans!.....

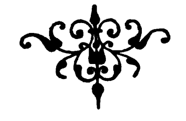
Puis, la Vieillesse : mais c'est une volupté âpre de suivre au jour le jour, la marche lente des Corps et des Esprits vers la dissolution finale, avec tous leurs maux étranges : vous avez vu comme la Vie s'organise; voyez comme elle s'en va !.....

Ainsi, la Vie, rien que la Vie : voilà à quoi s'emploiera mon vouloir.

Ma dernière ligne sera ma première : le livre donné n'est qu'un programme. A *vingt-deux ans*, un *poète de l'Idéal* peut donner un livre : un *poète de la Vie* ne peut donner qu'un programme, mais — nous verrons.

R. G.

Novembre 1884.



LÉGENDE

D'AMES & DE SANGS



...... dies iræ ......

Un soir l'Orgue d'église aux spasmes des Violons
MONTAIT loin sa douleur sourde en les râles longs :
Voix de genèse, Amour et Trépas, ô pleurs longs !
Un soir l'Orgue MONTAIT dans l'horreur des Violons...

Horreur ! la Terre pleure, et, grande Trisaïeule,
Par la vulve et l'ovaire aux ouvraisons de gueule
Ainsi qu'Une en gésine appelle et meugle seule :
Horreur ! la Terre pleure et pousse, en sa Terreur,

Son sein de glaise rouge et l'immense dièse
De la genèse en pleurs qui la saigne et la lèse :
Horreur! la Mère pleure et du Tout la genèse
Dans le noir a vagi le grand et premier pleur :

Horreur! la Terre a mis au monde ; et, pris de peur,
Le noir ivre — sonnez! — ulule à voix mauvaise :
Dans l'Inouï sonnez! ô vous que rien n'apaise,
Sonnez, horreurs du noir et dièse vainqueur!.....

Sang des dièses! le Vague en musique ruisselle
Sourde ou mélodieuse, et pleure, universelle,
Dans le spasme ou le spleen l'angoisse de mamelle,
Quand hurle l'aise large ou meugle l'inespoir :
Sang des dièses! le Vague, eau de voix noire et pâle,
Voix de gorge se pâme ; et, hors du sexe mâle,
Le pollen doux et rauque et qui de Tout s'exhale
Hurle un péan d'amour et de mâle vouloir :

Sang des dièses ! l'Amour hurle son péan noir
Dans le noir qui — sonnez ! — ulule au large et râle :
Dans l'Inouï sonnez, ô rauqueur animale,
Plaisir aigu qui pleure aux serres du pouvoir !.....

Vide et Trépas ! du Tout pleure au loin la nénie :
A la Terre au sein noir l'âme du Vague unie
Doloroso s'éplore : et le pleur de la pluie,
Vide et Trépas ! haut darde, et sous l'ire du nord
Troue, hélas ! de grands Trous et des mares navrées,
Des mares et des mers aux immenses marées
Montant : A Toi, Nihil ! ô vainqueur des durées,
A Toi gloire ! ô Tueur sans aise et sans remord !

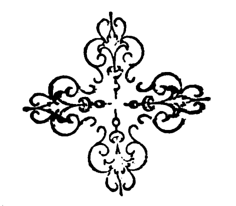
Vide et Trépas ! la mer ample, en l'ire qui mord,
A des sourdeurs — sonnez ! — de gorges éplorées :
Dans l'Inouï sonnez ! ô voix enlangourées !
O noir primordial et soupirs sans essor !.....

Oh pleurez ! longues voix, sourdes voix, voix des larmes !
Voix du Monde qui saigne et qu'aux ivresses d'armes
Traverse, pâle et noir, le long peuple en alarmes
Des dièses de l'Orgue et des âpres Violons !
Oh pleurez ! longues voix de la lèvre animale :
Rien ne VAUT la douleur et le plaisir qui râle ;
Rien ne VAUT l'Orgue sourd et l'émoi qui s'exhale
Apre et rauque, et damné, des Violons noirs et longs :

Un soir l'Orgue d'église aux spasmes des Violons
MONTAIT loin sa douleur sourde en les râles longs :
Voix de genèse, Amour et Trépas, ô pleurs longs !
Un soir l'Orgue MONTAIT dans l'horreur des Violons....



LIVRE I





HAUT les Yeux

- Au là-Haut, noire Terre où veille seul et prie
L'hosanna des grands lis pleins d'une eau roide et d'or,
Où le lis, ô Dieu père, et Vous, Vierge Marie !
De mon doux premier-né qui se nomme Trésor ? —

Or, la veille d'hiver a de doux zéphirs presque
Trouvez-vous pas, ô lis ! et, vague au loin des prés
Soleil d'azur, la lune, à peine et romanesque,
A des eaux de marais de roseaux éplorés......

Très longue et pâle dame en son manoir moderne
HAUT en un MONT, de sa Terrasse nue, et d'heur
Très pleine au HAUT des prés où son sourire hiverne,
Très longue et pâle dame elle parle au Seigneur !

Oh! loin VONT-elles dans les passés et spleens pâles,
Les mémoires d'hivers où les mêmes valseurs, —
Tournis mous et navrés, — VONT des mêmes égales
Valses d'ennui, sans paix, et des migraines sœurs :

Alors, n'AVAIT-elle eu le doux AMANT des mères,
Heur ! et, reprie en elle un passé virginal,
Quand, des draps relevée, elle AVAIT des prières
Très vagues aux grands lis du grand gel hivernal !

Très pâle et longue dame, elle parle, l'exsangue
Sous les lis : et, sous eux pleins d'une eau roide et d'or,
Veille en son HAUT giron, OYANT leur vierge langue,
Son doux Homme à venir qu'elle appelle Trésor !...

— Au là-Haut, noire Terre, où veille seul et prie
L'hosanna des grands lis pleins d'une eau roide et d'or,
Où le lis, ô Dieu père, et Vous, Vierge Marie!
De mon doux premier-né qui se nomme Trésor ? —

De sa Terrasse nue et de verdures veuve,
Telle, aux grands lis, ainsi que Vierge son Iésus,
Hausse-t-elle son homme! et leur simplesse neuve
Mêle l'homme et les lis de la Terre onques eus.

.. Tout rêves, le noir pense : et la lune, qui noie, —
Hors de tout, eau qui lampe et qui rampe, — les lis!
Plane et pâle s'éverse en le noir qui verdoie
Sur la Terre et là-haut : et, poussés les lapis

De verdures sans noms, — âme des algues, glauque
Sous la pâleur de l'eau languide, et qu'on voit au
Travers, — par le grand Noir devenu prés, non rauque
Va montant le Trop-plein de la lune et son eau!...

Très HAUT va sa prière, et, soupirs de leur Age
De vêpres à genoux, les dames des manoirs !
VONT ses soupirs de mère : et, las ! au grand mirage,
Où, hors les roses, VONT les ors, glauques et noirs,

Ne le VOIT-elle ouvrir, hoir de vieilles névroses, —
Sœur des ailes — ses mains ! et, Vous, à son insu,
Aux grands sourds Yeux de l'Homme, ô grand soleil sans roses
Des malades du spleen des vieux Terroirs issu :

Versez-vous, — lune pâle et païenne ! des glauques,
Pâles et planes eaux l'ample et le seul sommeil
Plein d'émois en dessous ! — et, plus HAUT, aux non rauques
Grands prés, va la lune ample et reine, son soleil !





le linge lavé

Hors là, dans les prés grands sans eaux et sans ramée,
Très dieu, le lourd soleil aux dièzes de violon
Aime et viole la Terre : et, languide, assommée,
D'un lourd viol, songe-T-on, large violée, et long,
Tout à Terre elle s'ouvre: et des Taons VONT, qui VONT...

Mais, les heures, et dur, sous ses poings aux os maigres
A moussé le gros linge : et, pâle en les rameaux,
Tandis qu'il pleure — ploq, pliq, ploq — et qu'eux, les aigres
Ou les sourds, VONT les Taons, sur le ru, glauques eaux,
A l'air de nénuphars la mousse en des roseaux !

Un grand sommeil MONTAIT, et de l'eau l'amour mièvre,
Tendresses et gels sourds, par sa moelle et ses os
Au long d'elle : et de sueurs qui lui VONT, — mains et lèvre, —
TATAIT le zigzag grêle aux dégoulinis d'eaux
Son sexe de douze ans et le ru de son dos.

Or, sur les reins, et, par désir que, loin, la vienne
Trouer quelqu'un de lourd, ses genoux HAUT levés,
Au repos, elle s'ouvre : et, guipure aérienne,
VIT aux roseaux la mousse, et des linges lavés
Pleure le pleur suave en les airs enrêvés !...

— A HUIT mois mal venue, et dans l'An de la guerre,
D'une mère anémique au rein maigre et peu grand,
AVANT l'époque a-T-elle, et des paix de naguère
Tirée, et sous les pleins soleils, des gels d'ANTAN
VIVANT en longs ruisseaux par la nuque et le sang :

Sûr ruisseau d'amour, oui ! hors d'elle, prime et vierge,
Va le grand sang saigner, mais AVANT l'âge, mais
Trop TÔT : et le Travail qui de ses reins émerge
Tord et disloque, et mine, en les odeurs des mais,
Sa maigreur d'anémique aux deux Yeux allumés. —

Sous les larmes du linge et la paix des ramures
Vrille et grouille, endormeur, le Tournis des Taons lourds :
TOUT d'elle s'ouvre et pâme, et, dans de lourds murmures
D'humus TINTANT de vie, en spasmes longs et sourds
Travaille dans ses reins le Travail des amours.....

Très doux VONT-ils, et las, aux rives des eaux planes,
Tous les soupirs et hans ! et par l'aine et les reins
Une rage la prend, sous les Taons mélomanes
Ivres de leurs zonzons, de rouler, ô gamins !
Sous vos genoux qu'on VOIT et vos désirs de mains :

Mais l'air veule l'assomme : et la mémoire seule
De sa peau d'anémique au désir ravageur
S'éveille et VIT le mal : et pâmé, large gueule,
Son grand nu d'animal s'ouvre dans sa largeur
Aux haleines de l'air et de la Terre en sueur.....

— Sous la méridienne immense des ramées,
Moins HAUT, moins large et gros, l'essaim mou sans vouloir
Vrillonne, des Taons noirs : et, ses ondes pâmées,
Nappe sa grande paix du vieux ru glauque et noir
L'eau de miroir qui songe : et, s'épuise à pleuvoir,

Musique du spleen morne et soupir qui s'exhale,
Du linge des rameaux le pleur onques heureux !...
Hors là, dans les prés grands le soleil lourd et mâle
Triomphe de la Terre : et, plus lassé qu'un preux,
Tandis qu'aux nirvanas se plonge l'Amoureux, —

Tardive ainsi qu'un homme à la Tendresse veule,
Dans la paix du grand Tout qui pousse son ahan,
Du Mont nu de Vénus et des reins de la Seule
Montant, une aise rampe, et la serre, et la prend, —
Qui dans ses lèvres s'ouvre en sourire et pleur grand.





lieu de lauriers

Un rêve de Toi, supris une après-midi d'hiver,
doux aède du Vrai voilé d'or,
STUART M., mon Ami.

TUANT, sur un sopha, sonneur des modes las,
AMANT des rimes d'or rarissimes et vierges,
Dans les rêves le spleen, — du là-HAUT morne et gras,
Quand, lourde, ploq, pliq, ploq, ainsi qu'en l'eau, des verges,

La pluie au long ennui plaque en les longs ruisseaux
Sa musique univoque, et que le morne arpège,
Pliq, ploq, pliq, — pliq, ploq, plaq, rumeur d'eau dans les eaux,
S'exhale en des sourdeurs de pleur las qui s'allège, —

Vagues, les heures, lors, à quelque paradis
Il ouvre ses Yeux grands : et sur le sommeil grave
De ses lèvres de sphinx aux amers et doux plis
Son long rêve soleille, apâli, vierge et suave.....

— Tout soleil, l'Air divin sur de l'eau plane et d'or
Arde d'or ; et, par là, rêve des pierres nues,
S'esseule, doux au loin d'inremué sopor,
Un lilas doux de mont allongé sous les nues.

Pas une aile ne rame : et, sur la plane mer
Des gramens doux et plans, un zéphir ne ramage
Par les rameaux au somme empli d'azur et d'air
Des oliviers divins et des lauriers pleins d'âge.

Pas un son, haut, las, ni moindre ! et pas une odeur
N'exhale par l'Air d'or un soupir plein de sève :
Rien que l'or du grand Air, l'azur et la verdeur,
Perdus dans un lilas de mont empli de rêve !...

Or, doux et mêmes, Tous, et ne dira nul œil
Qui les Hommes et qui les Vierges, — d'hommes pâles
Tous impoilus va morne, et de Vierges, en deuil
De quelque dieu, va pâle, en ses peplos non mâles,

Une Théorie ample aux Yeux larges et noirs :
Morne et pâle, et la sœur des lueurs de lune ample
Par l'Air d'or elle va, sans aurore et sans soirs,
Sous les rameaux d'azur pieux ainsi qu'un Temple.

Sur les gramens ils VONT ; et sous leurs peplos longs
VONT-ils asexués, les Vierges et les Hommes,
Sous les peplos pâlis d'immenses lunaisons, —
Vagues HAUT sur la mer des gramens sans arômes.

Ils VONT par les lauriers et le long paradis
Saphiques et divins : et, pour amoureux râles,
Pour spasmes et désirs, TOUT duo d'Yeux pâlis
A l'immense union de ses sourires pâles !...

— TUANT, sur un sopha, sonneur des modes las,
AMANT des rimes d'or rarissimes et vierges,
Dans les rêves le spleen, — du là-HAUT morne et gras,
Quand, lourde, ploq, pliq, ploq, ainsi qu'en l'eau, des verges,

La pluie au long ennui plaque aux ruisseaux, dehors,
Sa musique univoque, — ainsi, dans l'insapide,
Dans le mauve et le glauque, et l'azur et les ors,
Aux paradis sans noms il va, doux et limpide...





voix d'hommes — dans TOUT

Nul ne VOIT — sourds les Yeux — et, voix sans voix, pullule
La grande mer du noir AYANT pour vagues TOUT,
Sans phare : et, pas ouïe, une rumeur ulule, —
Sœur d'une mer au loin sous le spleen d'un soir mou.

Aussi, l'air a des peurs, et la verdure pousse
Très sourde : et, HAUT et long, voix de Vieux égorgé,
Un mauvais Animal en une angoisse glousse,
Glousse dans les prés noirs ainsi qu'un enragé !

Aussi, l'horreur ruisselle : et voilà qu'alourdie,
Sœur des phrases en pleurs des angelus d'hivers,
Une voix longue, longue, une voix psalmodie
Sur une vieille gamme une ronde aux vieux vers :

Vous direz à ma mère, ma mère,
de ne s'en mi' mouri' :
Ie m'en vas dans la mare, la mare,
la mare me péri'.....

Très longue, elle se TAIT : mais voilà que, nénie
MONTANT et mesurée à des sourdeurs de pas,
De plusieurs qu'on ne VOIT, et pleine d'euphonie,
Une voix une, HAUT, resonne le doux glas :

Air et prés elle angoisse : et, pas ouïe, sonore
Dans l'inouï de nous et dans l'inexprimé,
Hurle dans le pleur long de vagues, et s'éplore
Le grand vague du noir de nul phare allumé :

Morne et roux, règne roi le mois de Vendémiaire
Où TOUT se rouille ; où las ! mornes et sœurs d'adieu,
VONT les rumeurs sur mer et les rumeurs sur Terre, —
Marée où les noms VONT des Trépassés vers Dieu !...

Plus près, lors, la voix si longue, HAUT mesurée
Aux en-AVANT des pas soulevés en un seul,
La voix passe, qui hausse et s'éverse éplorée, —
Hors de TOUT, eau qui va, dans le Noir, vieux aïeul :

Dans les mares, là pousse, là pousse
le nénuphar pâli :
Dans les mares, là glousse, là glousse
la grenouille, ma mi'...

HAUT gémie, elle passe : et reprend, pleine et grosse,
Des promeneurs non vus et mis au même pas
La voix par val et MONT : et le râle aussi hausse
Du mauvais Animal exaspéré du glas !

Par MONT et par val, et par TOUT : et TOUT se passe
Ainsi qu'aux songes sourds où sans voix, quoique HAUT,
On appelle ! et, douleur ! où la gorge ample et lasse
S'ouvre de noir emplie et du grand O du MOT

Qui poigne le hurleur : et, sur des mers, de vagues
Se déverse sans paix, morne, impavide et mal,
Le Trop-plein monomane : et dans leurs rumeurs vagues
Troue et glousse sans paix le pleur de l'Animal...

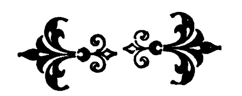
Or, ainsi que les pas des souliers énergiques,
Plus sourde et loin la voix première au loin reprend
La nénie aux vieux vers, et, glas doux et magiques,
La voix une, grand deuil ! des sonneurs au grand pas :

Vous direz à ma mère, ma mère,
que l'amour m'a perdu :
Ie m'en vas dans la mare, la mare,
la mare qui s'englu'...

Sans plus : la voix s'en va, qui pleure, qui se mouille,
Se noie, angoisse et pleur en la gorge enserrés,
Dernière rumeur morne au vêpre qui se rouille
De l'angelus épars en longs misérérés.

Immense et seule, lors, et, voix sans voix, pullule
La grande mer du noir AYANT pour vagues TOUT,
Sans phare : et, pas ouïe, une rumeur ulule, —.
Sœur d'une mer au loin sous le spleen d'un soir mou :

Air et prés elle noie : et la verdure pousse,
Pousse plus sourde aux prés prise de plus de peur
Du Vague qui remue : et, HAUT, l'Animal glousse,
Voix de vieillard qu'égorge un innommé Tueur !



TANIT

a pale non-trouvée

Or, les heures où l'on dévale et de mensonge,
Mon presque rêve n'a vu que lignes et songe
Des vierges ; et, du nu
De leurs nuques d'or pâle, et puis des vagues qu'elles
Vont molles par un Temple, et du mont des mamelles
Très doux ressouvenu,

Ainsi que dieux, des soirs, a mon Ame enrêvée
Tiré mon idéale et pâle non-Trouvée :
Or, puisqu'à mon plaisir,
Ma Vierge VIT, — TOUT Yeux et sœur des lis, — sonore,
Harpe des Temps païens, Harpe d'or remémore
L'Ode aux dieux en loisir !...

Au-dessus de la Vie, où VIT-elle, des lunes
A ma Vierge l'azur : et des Unes, des Unes
Sous sur Tes pieds si HAUT
Tordu le désespoir leurs pâles mains d'ivoire,
Que ma TANIT es-Tu, Vierge ! et que sur Toi moire
TOUT émoi d'elle, l'eau !

... O TANIT ! nom donné par les divins aèdes
A la lune déesse, à Toi, les genoux raides
De rêves et d'émoi,
Hiérodule moderne, en vase de lis pâle
Ton aède épuré lève ses mains d'opale,
Moi qui T'adore, moi !

TANIT ! TOUT a désirs : aussi, — le Mal m'épeure,
AYANT l'âme sournoise et dure qui demeure,
O Vins ! aux grappes d'or —
Des lis de ma pensée et des neiges du Rêve
Voilera HAUT ma peur du Mal, sourde et griève,
Tes seins MONTANT d'essor :

Vierge! et de Toi, hors à peine de mes simplesses,
Ne verra l'heur divin de mes Yeux que Tu laisses,
Que, sans pleur ni plaisir,
Tes Yeux, miroir noir à l'âme pâle : et — sonore,
Harpe des Temps païens, Harpe d'or remémore,
L'Ode aux dieux en loisir !...

Que Tes Yeux de déesse, au-Travers doux de lune
Du Zaïmph impalpé d'un Tissu que pas une
N'a pour voiler ses Yeux :
Grand voile de pudeurs sœurs des pudeurs des vagues
Que l'on ne sonde pas, et de sourires vagues
D'heur pâle aux soirs rameux.

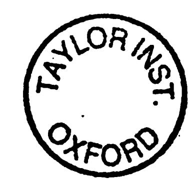
O Tanit ! ô ma vierge ! et sans savoir si l'heure
Tourne, si le monde aime, a des espoirs ou pleure,
Des soirs, des soirs ! des soirs,
Sur la vie au-dessous de l'homme qui pullule
Ton aède priera qui des seuls Yeux ulule,
Doux homme aux grands Yeux noirs !

Il Te priera : sans vœux, sans désirs et sans larmes,
Traversé d'horreur large et des vagues alarmes,
Qu'on voit en elle, l'eau !
Sans repos il dira Ton nom vague : — assourdie,
Harpe des Temps païens, harpe d'or psalmodie
L'Ode aux dieux rois d'en haut !...

Plus ne sera son sexe : et du Zaïmph où glisse
Pâle, pâleur des eaux, la lune, et qu'un vol plisse
D'un seul doux papillon,
Il ne lèvera pas le grand songe insonore :
Pur il sera, Taureau qui sans vouloir la Taure
Va sur le long sillon.

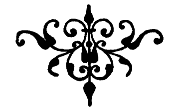
Sur mes Yeux apâlis en lumineuse ondée
Haut luira, haut de Toi la gloire impossédée
Qui par mes rêves, d'eau
Vague et d'or, ruisselle, et de soupirs : — assourdie,
Harpe des Temps païens, Harpe d'or psalmodie
L'Ode aux dieux rois d'en haut !...

Dans mes veines mon sang de l'âme du Trigone
Aura le sourd murmure à l'heure morne où sonne
Une nénie en pleurs
Sourde et pâle, ô Tanit ! et, — grand arôme pâle
Du nard divin qui donne un malaise de mâle
Vierge dans ses verdeurs,



Odeur des aloès, des lis mûrs et des roses, —
Mon désir épuré par l'ardeur des névroses
Virginales, vers Toi !
Vers Toi s'exhalera, qui rêve Ta rêvée,
Ton idéale amour : et — Sans-nom, non-Trouvée !
Aux paradis d'émoi

Hors Terre et Vie, ainsi Te dira l'ode grande
Ton aède apâli digne de la légende :
Tandis qu'à mon plaisir
Tu moduleras large, et vagueuse, et sonore :
Harpe des Temps païens, Harpe qui remémore
L'Ode aux dieux en loisir !



LIVRE II



les mariés

LA PEUR D'APRÈS

Oh quel soir! et quels Yeux elle a vus vivre — glaives,
Dans le laisser-aller des hommes mi-grisés :
Oh quel soir! la migraine aux deux poings inlassés
Tape sans paix, sans paix, mère des mornes rêves,
Tape sourde au-dessus de ses Yeux harassés.

Qu'ONT-ils, puis où dardés, les Yeux qu'elle a vus vivre
Très aigus, et reluis de rires empierrés?
Oh les Yeux! s'éperd l'âme, et, longs misérérés,
La migraine ivre et seule en elle poigne, et livre
A l'Angoisse, aux Terreurs ses rêves désheurés.....

Valse pâle et d'ennui : des grands Vins l'âme lourde
Traîne une rumeur loin, et mauvaise, de mer
Très sourde dans le noir sué d'un spleen amer :
A la vierge épousée, à la non-mûre et sourde
Qu'ONT à dire des Vins les voix vagues par l'air ?

TOUT valse : Tous les murs, et la lampe, et puis elle
Même, valse sans vie ! et, verdure et vieux-ors,
Aux Tapis dévale un Trépas de rideaux, hors
Tringle : et le mal de mer malmène pêle-mêle
La valse sans violons, la valse sans essors.....

A la simple, à la vierge, à la pâle épousée
A deux n'AYANT dormi, que murmure des vins
Grands l'âme sourde et voix vague des mers aux plains
Soirs? L'âme des grands vins murmure à la lassée,
Las! — « Remémorez-vous les Yeux noirs, les Yeux pleins,

Les Yeux pleins du sourire aux plissures amères :
Oh ! remémorez-vous, Vierge ! les grands Yeux soûls
D'épaules et de vins : et remémorez-vous
De Mère aux Yeux mouillés, de la mère des mères,
Les paroles en pleurs pleines de peurs pour vous :

Oh ! remémorez-vous ! » — murmure, qui l'immerge,
La voix ! et d'une envie immense de vomir
Soulevée en AVANT, et malade à gémir,
La vierge se rappelle et, sans savoir, moins vierge,
A la vague douleur de douleurs à venir.

Transe immense, une eau glauque, une eau molle d'angoisse
Par sa nuque ruisselle, ainsi qu'au sommeil où,
Tiède et large, hors d'elle, et plein de vie et mou,
S'en alla, noir grouillis, du sang impur qui poisse :
Mille lèvres, et puis des mains sur ses genoux !...

Or, MONTANT, la migraine, — oh ! la mère des rêves
Qu'on rêve les Yeux grands ! — peuple d'hommes et dYeux
La valse des murs las : et dans ses seins pulpeux,
Onde d'émoi qui va, la peur, horreur des grèves,
La peur de l'Homme gèle — et de ses Yeux hideux :

A la pâle épousée, à la vierge, à la pure,
Murmure quoi, la peur de l'Homme aux Yeux mauvais?
A la non-mûre, et sourde, et digne des avés,
La peur qu'elle a de l'Homme à voix sourde murmure
— « TANT a plu de soleil sur les prés énervés,...

TANT a plu de soleil sur la veule verdure,
O remémorez-vous ! » — et, vierge qui n'aima,
Murmure-T-elle, AYANT mémoire : Ma mamma !...
Oh ! mamma ! MOT qui pleure, oh ! mamma, doux murmure
Au seul guérisseur, et que la peur exhuma.

Tant a plu de soleil sur les prés noirs de hâle,
Qu'aux Yeux épars il passe, et dans les nœuds du dos,
Une onde galvanique aux émois de pianos :
Vierges ! avez-vous vu, — souvenir HAUT qui râle —
Avez-vous vu la Taure en proie aux grands Taureaux?...

...Transe roide : Tout pleure, et tout : Mamma ! ma mère,...
Voix de violons noirs, voix en larmes d'où sourd
Des désillusions le grand pleur : et, plus lourd,
Le poing de la migraine, âpre et noire mégère,
Tape sur ses deux Yeux ainsi qu'un sourd, qu'un sourd !



messe d'heure grise

Quand, longue, a sonné l'heure, oh ! longue ainsi qu'un glas
Un long Temps repleuré dans l'ennui de l'église,
Très doux, il a levé vers le grand lieu ses pas,
Maigre et verdegrisé par l'âpre aurore grise...

Pour marquer qu'il se voile aux regards dissolus
Des èves, il a mis ses mains sur sa mamelle :
Dans le lin qui ne sied qu'aux hommes impollus
Il va, sans peur du Mal qui lui mord sa semelle.

Sur le lin il a mis, les mains pures par l'eau
De sel, le Tissu d'or et d'or le manipule :
Or, de Thérèse, vierge, il a lu dans l'Ordo
Le nom plus doux qu'un miel que le Dieu-roi module.

..... « Tandis que mon doux Roi sur l'ivoire a dormi
Sur lui le nard a plu de mon épaule nue :
Levez-vous, mon Aimée ! et venez à l'Ami,
O Vous qui m'odorez et de nard et de rue.....»

Les mains sur sa mamelle il passe d'un pied doux :
.... « Or, il ira, de peur qu'il ne saigne à la pierre,
Soulevé par un ange au pli de ses genoux.... »
Selon le vœu du Dieu qui pèsera la Terre.....

Tout à son songe, et plein de la suave odeur
Que le Sang de l'époux à l'Ame épouse exhale,
Priez ! — il s'agenouille : et la divine ardeur
Sur le dernier degré dévore HAUT son hâle.

Sur lui, signe à rêver de l'Ame que l'essor
Soulève aux régions de Thérèse ravie,
De six lampes, épars leur rêve et leur grand or,
Très vive, l'huile pure use en soupirs sa vie,

Très HAUT : et, de manière, âmes lourdes ! que, quand
Tourné vers son doux peuple il suppliera leur âme,
Il la verra mourir prise d'un grand élan,
L'âme des lampes d'or qui d'amour pur se pâme !

Puis, aux murs, il verra la Vie en pleurs ou non
De l'Halmah, Vierge-née et Mère sans souillure ;
De la Vierge Marie augure par son nom,
Qui rappelle l'espoir et des mers la salure :

Oui, roses neuves la Douleur, et lis l'Ardeur.....
Alors, pâle endormi qui dans midi s'éveille,
Il se signe soudain d'un signe plein d'ampleur :
« Il ira vers son Dieu, le Dieu qui l'ensoleille !

« De la poudre sa voix vous parle, Seigneur Dieu !
Il a plié ses reins sous la gloire de l'Homme :
Oh ! regardez son deuil, et levez-vous un peu,
Vous que la Terre adore et que la Vague nomme !

« Sur la Harpe il dira vos louanges, Seigneur !
Sur la Harpe à l'aurore et la Harpe en sa veille :
Dans le nard et la rue à la suave odeur
Il ira vers son Dieu, le Dieu qui l'ensoleille ! »

Pâle, où des Trônes VONT, vagues et non sonnés,
Les pieds ! il a gravi loin de Tous et de Terre :
Puis, la mémoire en lui des preux aux lions donnés,
Sur la nappe posé sa lèvre qui révère...

Des reliques l'odeur le grise ainsi que vins :
Il priera sa prière aussi HAUT que Thérèse,
Que par sa gorge aride un ange aux Yeux divins
Traversa d'un grand glaive et qui se pâma d'aise !

Ainsi qu'une huile d'or pure selon son vœu,
Va dans lui le Seigneur : aussi, l'âme empressée,
Tourné vers son doux peuple il le salue en Dieu :
« Que Dieu demeure en eux et veille en leur pensée ! »

Très-ample, lors, il s'ouvre : et là, larmiers mi-noirs
De sommeils mal dormis et de Travaux en elles,
Ou Torses élargis d'épousailles les soirs,
Des vierges large odore, et des mères sensuelles

Vers lui, le Vase d'où TOUT Mal, au pied des murs
Des Vierges engravés ! et leur lèvre pleureuse,
AYANT des souvenirs qu'aux pieds du Pur des purs
Pria la Magdeleine à la lèvre amoureuse :

Mais, en l'arôme mal de saphiques amours
Qui, Torpeur remuée, ainsi que soupirs passe
Par les églises d'or, si par quelques soirs lourds
A le rêve mauvais de la migraine lasse

Pesé sur sa pensée et son sang qui n'aima :
Très dur, il a sondé les reins et les mamelles ;
Vierge, il n'adorera que la Vierge, l'Halma
Que l'ange du Seigneur a voilé de ses ailes !

Sur la pierre du rêve il a, le regard dur,
Disséqué les roseurs et l'âme des humaines :
Il en garde à ses mains l'odeur d'un sang impur,
Sœur d'une odeur de Terre où l'on a mis des graines.

Dans l'angoisse et les pleurs, sur sa langue il a mis
Le sel de la sagesse au milieu des alarmes ;
Sans mère, sans amours, sans père, sans amis,
Il a mangé le pain à la saveur de larmes...

... Aussi, Dieu dans ses reins, Dieu dans ses reins, aussi,
Mauvaises les VOIT-il, elles que rien n'épure :
Tranquille, il va de Paul qui parle au peuple ainsi
Lire la parole ample où s'épand l'huile pure :

«... Peuple! à sa vigne Dieu prend le moindre ouvrier :
Mais des anges sans sexe en les harpes prospères
HAUT sera l'Hosanna, quand sans se marier
Un homme passera parmi l'exil des Terres ! »





les vierges roides

Tisserandes d'oiseaux et de roses, pour elles
Vaut-il mieux, ô gardiens, Mères vieilles, vieux Yeux!
Ne songer les Yeux grands sur la gloire des ailes
Hors des laines vivant, quand Mai, vierges et grêles,
Pend aux marronniers lourds leurs grappes sexuelles,

Pâles ou rouge-sang sous les soleils heureux.

Torpeur d'angelus vieux en les Toiles à voile
TINTANT, et les sergés où des rameaux aqueux,
Un grand rêve s'ennuie : et, vierges dans la moelle,
Des seules Vierges, sœurs de plume et vierge Toile
Rêvé, l'Inéprouvé passe et se mi-dévoile,

Plus morne que marais, et plein de Mal plus qu'eux !

Aussi, sous les soleils et près des pas des Mères,
Va languide, s'en va la Théorie, aux Yeux
Très las, des pauvres, des Très-laides, des amères,
Morne et seule ! et le hâle où l'on VOIT des prières
MONTANT les solennise : ô, moqué des vulgaires,

O hâle de la vierge aux espoirs gris et vieux !.....

— Trémolo pluvial au HAUT des Tuileries
De soleil long dardé, derrière elles s'épand
La gloire des zéphirs et des glauqueurs mûries :

Mais la dernière va des mornes Théories
Plus roide que l'Aiguille aux lignes non péries,

Que le rais de Soleil du Nil magique et grand ! —

Très vierges, et les Yeux vers l'ennui de la Terre
Tirés sous l'œil de l'Homme, elles VONT ; et le las,
Très las rêve d'œil pâle et de mamelle amère
Dans un roide en-AVANT de vieux Visionnaire
Pousse leur pas spleenique : et la pâleur lunaire

Règne, eau vague, à leur lèvre exsangue et sans soulas

Très vierges elles VONT, s'en VONT : et, gros de houle,
Traversé des galops or et noir des landaus,
TOUT-Paris s'énamoure, et le plaisir l'engoule :
Vie et vie ! et la neige odorée, et qui soûle
Très doux, des marronniers, plumes ou rouge roule,

Roule sur TOUT-Paris ivre de renouveaux !

Mais, sans heur, hors de Vie, esseulé dans les poses
Qu'ONT les ouailles, les soirs, se ramasse et va las
Le Troupeau maigre, AYANT pleuré, des Yeux sans roses,
Morne! et, las mal railleur, sous leurs angles moroses
VONT leurs Travaux en les lieux vierges, les névroses :

Ires de Terre saine où le grain ne va pas !...

Moins HAUT lors, l'heure émue : et, lasse vire-vousse,
VONT arrière leurs pas les Vierges aux amers,
Très amers Yeux songeurs ; et nul émoi n'émousse,
Dans le Tendre du soir à la prière rousse,
Leurs angles nus de pierre où rien de doux ne pousse,—

O des roques nu morne où passe l'eau des mers !

Vierges à marier, elles VONT, s'en VONT : houle,
Très veule houle où va la langueur des landaus,
TOUT-Paris las s'apaise, et le repos l'engoule .

Rêve et rêve ! et la neige odorée, et qui soûle
Très doux, des marronniers, TOUT or et rouge roule,

Roule sur TOUT-Paris, molli de renouveaux !...

— Adagio lilas au HAUT des Tuileries
Très suave et divin, à leurs Yeux las s'épand,
MONT rameux, la langueur des ramures marries ;
Mais la dernière va des larges Théories
Plus roide que l'Aiguille aux lignes non péries,

Que le rais de Soleil du Nil magique et grand !





une loge — l'après midi

Vide, nul, mais, sans paix, peiné du morne émoi
Tuant ! du Ver qu'il a, qui le ronge et l'éplore,
Vieil il s'en va, pied las et doux, à « son emploi »
Très morne : et, hors de Vie où va-t-il insonore,
Monsieur Hilaire songe au Ver qui le dévore. —

... Haut le soleil, et lourd : et, par l'après-midi
Torpide et plein de paix, de la dormeuse loge
Au suprême palier, long soupir assourdi,
Vont, réponses d'or mat du réveil à l'horloge,
Des voix d'Heures, sans presse, et que l'ennui proroge,

Hors de TOUT ! et d'Iris, et de Magnolia
Où se marie, épars, un rien de Thé, de rêve,
Du premier au sixième énorme alleluia,
A pleins paliers venue une ample odeur se lève,
Une odeur de migraine, et de serre et de sève,

Une ample odeur d'amour ! et vers la loge VONT
TOUT le long de la rampe, amples, molles et veules,
Des langueurs de peignoirs et de sang, TOUT le long :
Dans un épars envoi lourd et musqué de gueules,
Les dames de là-HAUT, les pâles » dames seules «,

Traîneuses d'ailes ! — et, de vie en l'adagio
Là-HAUT sonne aigu le très las des pas, les doux âges
De deux lèvres d'Avril ! et, soudain allegro
TINTANT, un rire d'or : et, veules de lavage
Très doux, lors les VOIT-on ! et, des Anis heur sage,

D'Amers et rhums heur mâle, — un soleil de liqueurs
Par la loge s'égaie : et, doux Yeux d'Allemande
Amoureux d'edel-weiss et d'eaux, miroirs rêveurs,
Madame Hilaire songe, au Val de lune grande,
Où VONT les doux héros sonnés par la légende.....

...Très veule par la loge, et de ses lèvres, sang
Des roses, vous AIMANT, ô liqueurs soleilleuses !
Des dames seules erre onduleux, — et va-T-en,
TOUT revers ! — l'heur divin : et, des lèvres heureuses
MONTANT, ainsi qu'aux prés les ailes hors des Yeuses,

Un gazouillis s'emplume, et d'or, amoroso
Vont les perles du rire ! et l'odeur rêve, englue
TOUT, des anis et rhums : et plane, molle et HAUT,
Une ivresse qui pousse, aux soupers d'heure indue,
Les gueuses à laisser rire à l'air leur peau nue !...

....Ailes ! le vol du MOT a le vol rauque et soûl
D'éphémère éperdu dans le lourd d'une serre,
Tandis qu'un âpre rire, un long rire pour TOUT
Aux aisselles les prend : et, dans l'AMANT qui serre, —
Le grand Rire — et qui peine à vous avoir à Terre,

On s'exaspère ; et lors, ô rieuses en pleurs !
Avez-vous l'air sournois de quelqu'Une qu'on viole,
TOUT pleurs mais qui savoure : et le rire plein d'heurs,
Triomphe ainsi qu'aux près, qui va HAUT et grisolle,
L'aloue au soleil d'or hors du noir malévole !

Onde et vagues ! on VOIT, et sous de vieux pipeaux
D'égipans gais, passer, ainsi qu'en la mer pleine,
Un doux mode réel de doux seins et de dos,
Marée ! et, douleur vraie, en leurs reins et dans l'aine
Vrille aigu le Tordeur, le Rire hors d'haleine !

Le spasme les égorge et le Mâle les prend :
Mais en derniers émois vagueurs des gorges grasses,
Tout peu à peu s'apaise : et, haut houleux leur sang,
Yeux gros, et de maux grands, par la nuque, des passes,
Mais ! en vont à songer soudain les dames lasses :

Vont à songer que va d'un Très aimé neveu
Venir l'heure, et de vieux messieurs seuls, de leurs mères
Vieux amis de veuvage : et, douloureux un peu,
Tout le long de la rampe, en des roulis d'arrières,
S'éloigne le han lourd des peignoirs éphémères....

Or, sous une migraine et, dans de grands roulis,
Tandis que le han lourd s'éloigne, et, — que n'allume
Rien, — où s'en vont, au val, les héros impâlis
Madame Hilaire songe : — en sa Mairie, et plume
Haut, Quelqu'un s'éveille aux rêves, et longue exhume

Son angoisse à mourir et des heures sans pain
AYANT la longueur morne: et, sans savoir si dore
TOUT, le grand Soleil : et, si luxurie au plein
Air, l'Odeur ! hors de Vie où VIT-il insonore,
Monsieur Hilaire songe au Ver qui le dévore...





de long en large

Au soir roux de mouillure, et quand s'enrouille TOUT,
De son pas monomane il mesure, il mesure,
Morne et dur, le pavé : plus dur quand son allure
Tressaille au Trémolo de quelque Tendon soûl !
Très nerveux promeneur du soir roux de mouillure.

HAUT au soir esseulé, sous le noir et l'ennui
D'une maison, dedans, VOIT-on, HAUT allumée,
Il va, passe et repasse : et de grands pleurs d'Aimée
MOUVANT les risorius du mauvais rire, lui
Très-dur, glose ! et d'amours à l'angoisse innommée.

Trop doux aussi ! puis, las ! vulgaires et de peau
Seule ! et de pas Une il n'a, hors de lèvres vides,
Vu l'âme se mourir et s'allumer d'algides
Heurs de lune ! Mais, heur ! elle va venir HAUT,
Sa moderne Vénus aux deux lèvres arides...

Sous la maison dedans qui, VIT sous des pleurs d'eaux
Ainsi se parle-T-il : et, vieux Yeux, le gaz veule
Troue au loin de regards la rue immense et seule,
Tandis qu'il passe, et qu'Une AYANT la soie au dos
Tend au noir promeneur sa lèvre qui s'égueule.

Or, plus âpre et HAUT : — « M'a donné Dieu mes Yeux noirs
Pour voir où mon pied passe une Vénus nouvelle :
Las ! HANTANT mes sommeils, la peur m'a dans ma ruelle
Tordu ; la peur d'aller vers mes suprêmes soirs
Sans avoir eu l'amour suprême, l'amour d'elle !

Oh ! de l'aine animale et de dessous les seins
Tirer l'âme ! voilà de mes rêves rigides
Le plus grave et qui m'a donné des peurs livides :
Mais elle va venir, pâle et maigre de reins,
Ma moderne Vénus aux deux lèvres arides !... »

Du soir roux de mouillure innommé promeneur,
Il repasse et repasse, et des Tendons qu'il use
Mène son pied nerveux le Trémolo qui ruse :
Haut lion loin miné qui sous son pas songeur
Sonne des saharas son spleen que rien n'amuse.

Haut et noir plus il va son pas dur et nerveux,
Plus rêve haut dans l'air doré des gaz languides
Son rêve poursuivi qui lui grave des rides :
— « Mais elle va venir, seins aigus et les Yeux,
Ma moderne Vénus aux deux lèvres arides !

« Sa voix a des sourdeurs d'église en oraisons,
De sensuelles sourdeurs de mille âmes pudiques
Aux pieds du Dieu qui saigne: et de mes Yeux uniques
Voilà le rêve : voir aux pleurs des pâmoisons
Arder le Te-deum de lèvres séraphiques.

« Mon âme mélomane ouira le dièse aigu
Qui des : prends-moi! d'amour et des : Dieu! de prière
Lie en nous la musique : et, Pâle au vide ovaire,
Grande elle va venir, et le sein exigu,
La démon qu'auréole un grand songe lunaire ! »

Au soir roux de mouillure où, loin, l'or du gaz lourd,
Au rendez-vous premier, et qui, — sur l'eau des rides —
Tressaille, va son pas : et, les deux Yeux humides,
Las animal galeux du Troupeau de l'amour,
Quand, sa garde MONTANT, la rôdeuse aux pas vides

Passe et repasse en vain près de l'Homme songeur
Qui ne se lasse pas : de l'amour rare et vile
Mère et sœur, va vers lui, l'AMANT morne de Mille,
La Vénus désirée au Vase sans largeur
De Terre aride, et née à peine puérile !

Or, morne par dehors, et, le VOIT-on, au dedans
VIVANT, de la Maison va-T-elle, Taille amère :
Tandis qu'en une Tape à peine de lumière
Tout nu se risque, puis, le Temps d'un hep! aux gens,
Rien plus ! le numéro, gros, hideux et prospère.....





le pas des ahuris

Pieds las, pieds gais, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris le Troupeau passe,
Pieds las, pieds gais, pieds gais, pieds las, drôle de glas,
Des Ahuris la grande masse!...

Rien ne vit, et rien n'a sur leurs sommeils pouvoir :
Ouailles aux grands Yeux en le réel perdues,
Tout les regarde aller par l'aurore et le soir,
Tout le monde : mais pour eux, âmes suspendues,
Rien ne vit, et rien n'a sur leurs sommeils pouvoir.

Aux sourires hagards ou pleins d'angoisse grave,
Visions de la rue on les regarde aller,
Troupeau dans le soleil ou que l'averse lave :
Aller, et, sans le MOT, vouloir soudain parler,
Aux sourires hagards ou pleins d'angoisse grave...

Pieds las, pieds gais, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris la grande masse,
Pieds las, pieds gais, pieds gais, pieds las, drôle de glas,
Des Ahuris le Troupeau passe!...

Même et long aux Torpeurs du grand peuple envahi
Par le sommeil rêveur de leurs pas omnivagues,
Morne le Troupeau va : mais, de manie empli,
Il n'a pas néanmoins l'air des aèdes vagues,
Mornes dans la Torpeur du grand peuple envahi.

Ils VONT : ils s'en VONT loin, et leur rêve demeure
Ainsi qu'aux gaulis nus un pendu pâle et noir :
Très en eux et l'œil grand, grand et que rien n'épeure,
Grand et que rien n'amuse, émerveillés de voir
Ils VONT : ils s'en VONT loin et leur rêve demeure.

Pieds las, pieds gais, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris le Troupeau passe,
Pieds las, pieds gais, pieds gais, pieds las, drôle de glas,
Des Ahuris la grande masse !...

Tous VONT-ils d'air, hélas ! d'Hommes d'un viol issus,
D'un lourd viol animal de vierge inallumée,
Qui sur les vagues d'or des rêves pleins d'insus
Plane HAUT, mauve éparse et sur les mers pâmée :
Tous VONT-ils d'air, hélas ! d'Hommes d'un viol issus.

Or, VIT d'elle en eux Tous un peu d'âme ahurie
Par l'envergure énorme et sauvage du viol :
A ses ailes le gel, quand sous la duperie,
Vaine, elle n'a pu, las ! voler un plus long vol,
Or, VIT d'elle en eux Tous un peu d'âme ahurie.

Pieds las, pieds gais, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris la grande masse,
Pieds las, pieds gais, pieds gais, pieds las, drôle de glas,
Des Ahuris le Troupeau passe !...

Ils VONT : et, le HAUT songe en eux a resongé,
Traversé par la peur, de la vierge impressée :
Aux dessus de leurs Yeux épars et noir plongé,
Le rêve en vain aspire à devenir pensée :
Ils VONT : et le HAUT songe en eux a resongé!

Ils VONT : et, le Troupeau nulle heure se demande,
Timide, même et long, d'où la pluie aux pleurs noirs
Ou d'où le soleil d'or : et, Tous, la lèvre grande
D'angoisse grave ou d'heur hagard, Tous vers les soirs
Ils VONT : et, le Troupeau nulle heure se demande...

Pieds las, pieds gais, le nez en l'air, pieds gais, pieds las,
Des Ahuris le Troupeau passe,
Pieds las, pieds gais, pieds gais, pieds las, drôle de glas,
Des Ahuris la grande masse !





peur de demain

Or VIVAIT-il, lourd et le sang aux Yeux : la vie
Très vide, il AVAIT, lors, de paliers en paliers
Promené ses lourdeurs et son aigre apepsie,
Très las du mannezingue et VOYANT des milliers
MONTANT d'ailes ! et des plumes darder en pluie,

Sans paix ! — puis il se MIT aux draps, et dans ses Yeux
MONTAIT du vague, et, HAUT, un grand pleur en sa gueule
De peuple, HAUT et long ! et pour « Trousseau » le vieux
S'en alla par un soir : et, huhau ! sa voix seule
MIT au galop la rosse aux grands os en épieux !...

Depuis, la maison pauvre a son âme esseulée
Hors de son heur de vivre, et las on voit pleuvoir
Des après-midi gris d'hiver et de gelée
Raide : et du grand deuil plane, et le mirage, au soir,
D'une salle où l'on voit des hommes pris d'onglée.

Un impalpé spleen pleure, et sur les paliers sourds
Où le soleil de mars dans du morne agonise,
On se parle à mi-voix : et, vont mornes et lourds
Tous les pas ; et, le soir, une peur solennise
Les deux gaz allumés, impavides et gourds...

Des mille Maux eneux, Tous peuple,— eau plane et vague—
Le mal en eux, donné par l'appréhension
Du voilé lendemain : et du mourir qui vague
A leurs oreilles sonne, âpre perversion,
La gaule qui va loin et, morne, les élague.

Tel en eux, du Malade erre le mal : et, pleurs
Venus soupirs, les prie en sa salle odorée
De sueurs et d'adieux sa pauvre âme : et, des peurs
Vont-elles, quoiqu'il vive, au dos de Tous : marée
De souvenirs pleurés levés de leurs Torpeurs !

Tous, palier par palier, Tous alors, en simplesse
Y vont : et la maison, sous un même Temps gris,
Quelques heures reprend un vieil air de liesse,
Quand un peu de mieux gouaille aux deux Yeux amaigris
Du vieux malade heureux que leur âme redresse.

Mais le sourire passe : et la morne maison
De sa vague douleur se r'enrêve : et, soûlée
De souleurs et d'émois, gris à son horizon,
Voit-elle, vers les soirs, des hommes pris d'onglée
Dans une salle nue à l'âpre exhalaison.

Dans eux Tous, revenus, une peur, plus magique
Se glisse, de demain, et rend mauvais leur pouls :
Mais l'âme de l'Ami les appelle, énergique
De langueur et de spleen : et, que veuille Dieu ! Tous
Y vont, Tous : et, palier par palier, héroïque,

Aux salles au grand vide arrive à pas heureux, —
Hélas ! voit par les pas le pauvre qui se pleure
S'il va mieux ou va pis — arrive à pas houleux,
Le grand heur soûlé d'air qui du mal le désheure
Des Amis du malade aux deux Yeux anxieux...

Hélas ! et, gouaille-t-on, Tous, et Tous se rigole, —
T-on du paresseux, long et plan sur son vieux dos
Tandis qu'on se désosse ! et leur gros rire vole,
Vole si gros, si plein, que, leurs mains aux rideaux,
Il redresse à demi, Torses à la peau molle,

Tous les pauvres de là, pleins d'anémie et vieux :
— Plein de grand air, alors, et d'une odeur de hâles,
Le rire large a mis un peu de vie aux Yeux :
Un espoir passe : et, par les salles aux draps pâles
Un Au-revoir immense exile les Adieux !





le soir sale

Or, AYANT le sopha HAUT gémi, le VIT-elle,
AMANT maigre, et VIT-il aux eaux de marais las
Très lourdes, ses deux Yeux ! et, — des Vénus, hélas !
MONTANT aux horizons, vain amoureux qui gèle, —
Le vieux soir pâle ainsi que les pleins marais las.

Oh ! leurs dessous mouillés de la pâle suée
Qui, grasse glu d'azur des marais pleins et las,
Des Toisons noires pleure, oh ! qui ne venez pas,
Heures noires ! pour eux a glapi la huée
Du vieux soir d'hiver sale aux airs de marais las !...

Heures qui ne venez, ô noires ! qui — lis pâles
Tout épanouissez, linge et nus, dans le noir, —
Trop tot le réveil vint ! et, d'eux-mêmes miroir
Qui sue et mol arôme, — aux Yeux de sales mâles —
Triomphe le soir glauque ainsi qu'un vieux miroir

Mais, sué, quel arôme ! et, des Inviolées
La narine n'a pas aspiré le pareil :
Il s'exhale, alourdi d'iris et de sommeil,
Tiède d'aigres empois, et, par lourdes volées,
D'une odeur qui le rend magique et non pareil.

Tiède d'empois mouillés et de la grosse haleine
Des marronniers virils aux genèses d'éden
Quand de leurs grappes sourd l'âpre amour du pollen,
Haut il plane : et l'air lourd, ivre d'ivresse pleine,
A des odeurs de germe et de premier éden.....

O Dieu ! la grande et vierge odeur, quand, Heures noires !
Vous voilez le pollen et l'ovaire divins !
Mais les VOIT-il, hélas ! le soir aux Yeux humains :
Heures, vous ne venez ! et le groupe sans gloires
A souillé la pudeur des ovaires divins.

Très dur, il n'a de lui, l'Amour des Aimés pâles,
Que mépris à vomir : et sans paix le vieux soir,
Vengeur du Trompé simple et d'eux-mêmes miroir,
Sur leurs Yeux a des Yeux : et des paix sidérales,
Heures noires MONTANT après le vague soir,

Ne les apaise pas la langueur solennelle :
Tu ne mourras, hélas ! mémoire de leurs Yeux
Où le mépris regoule ! et, remords sans adieux,
A l'horizon d'hivers qui larmoie et qui gèle
S'en reviendra Quelqu'un, le soir AYANT des Yeux !...

Où veilla-t-elle, hélas ! les primes épousailles,
Des rideaux sourds ainsi qu'un Temple, et des Tapis
Très sourds de Tons, amère, alors, et non : TANT pis !
Une musique pleure : et, plus que les sonnailles
Morne, pleure la voix des rideaux et Tapis :

Aux Heures noires, oh ! sans peurs et sans névroses
Aimez-vous TOUT et large, ô les époux divins !
Très doux ainsi qu'aux muids les ardeurs des grands Vins,
Nus du nu grandiose et pudique des roses,
Aimez-vous large et TOUT, ô les époux divins !

Plongés au nirvana de l'amour révérée
Sœur pure aux Yeux de Dieu des angelus et glas,
TOUT rêve, et sur vous l'air du noir qui ne VOIT PAS,
Aimez du spasme large et MONTANT en marée,
D'où ne réveille ni l'angelus ni le glas !

Vague épave d'or pâle, et longue aux soleils roses
D'au-delà, nus et doux, les endormirez-vous,
O vagueuses eaux d'or, eaux des paradis doux,
Nus et doux ! et, plus HAUT, pleines des lis moroses,
Pieuses vous serez, Heures noires, ô Vous !

Heures ! Vous, vous prierez ! et, grande haleine sourde
Des marronniers virils aux genèses d'éden
Quand de leurs grappes sourd l'âpre amour du pollen,
Tu seras pure, odeur d'ivresse aux vierges lourde,
Odeur de germe en vie et de premier eden !....





leurs Yeux grands

Ils VONT leur rêve, Trois, Trois en HAUT sous leurs draps
Noirs et gris, dans le noir : et, sous eux, du vieux père
Demi-paraplégique et nain près de la mère
La gorge âpre s'éraille ; et, dehors, lourd et las,
Le village assomné sans un rêve digère :

Vie et paix aux Taureaux, et vie à vous, ô gens ! —
Mais ils VONT, eux, leur rêve, eux Trois dans la musique
Rauque et large du Vieux, le ménage énergique
Qui parle, et la drôlesse aux Yeux pâles et grands,
Sphinxiale en ses draps, esseulée et magique !

Ils VONT leur rêve, Trois, Trois âmes sans amours
Dans le mal qu'on prépare et qu'on rêve plongées :
Tandis que sous les huis passe à pleines gorgées
Un remugle MONTANT de Travaux las et lourds,
De purin pneumonique et de pleines grangées.....

Aigre lors, voix sans lèvre en le noir : « vrai ! le Vieux
Ne se grouillé plus guère, et vrai ! des soirs, la Vieille
Après elle a les vers » — Sphinxiale, les veille
La drôlesse aux Yeux grands : et solennel, pieux,
Sonne le râle épais du père qui sommeille.

Apre lors, et lui parle : « En la Terre — et la voix
N'a ni peur ni douleur — en la Terre la Mère
Terrée, et puis le Vieux, puisque, rage et misère !
Dans la maison des Vieux il VIT, morne et sournois,
Il n'aura pour dormir, sans un TOIT, que la Terre,

Que la Terre sous l'eau, seul aux soirs hasardeux!... »
— Le Vieux rape des grès : et, pas même assoupie,
De ses grands Yeux mauvais l'âpre drôlesse épie
Les éveils singuliers des longs sommeils à deux,
Tout engorgée, au noir, d'une amour non glapie!

« Trop sûr, il n'a pour lui ses sœurs, les deux : ainsi,
Sans espoir on vendra des murs à la paillasse,
Du vin à l'eau des seaux » : et la noire avalasse
Ruisselle en leur pensée, et les gèle, grossi,
L'ouragan de demain qui sur leurs nuques passe :

Haut épars, et réel, l'ouragan va mauvais
Par leur rude pensée, et sur les sœurs gagées
Très loin, dans une ville, et par doux airs grugées,
Très réel et VIVANT, soulève des pavés
De haine, et hurle HAUT leurs rages insurgées!...

Aigre lors, voix sans lèvre en le noir : « Nous serons
Très doux et sans vouloirs pour le Vieux et la Vieille,
Tous Trois : et le village au loin dira merveille
De nos soumissions : et, vague, nous dirons,
Pour qu'on le dise HAUT, HAUT et qu'on les réveille :

Que le Vieux, père et seul ! n'a plus qu'à nous donner,
Sa vieille et lui dedans, leur maison ! sans lésine,
Sans remords et sans peur, — père ! et d'heureuse mine
D'avoir en leur vieillesse, où l'on en VOIT peiner,
Des drôles si soumis et que leur âme ruine !... »

TOUT lors : plus rien. — Sous eux, à donner peur, du Vieux
Demi-paraplégique et nain près de la Mère
Le long râle s'éraille, et sa girie amère
Prend aux moelles : l'odeur des purins urineux
Rassasie, et, plus doux, moelleux et doux prospère,

L'arôme de la grange et des longs Travaux las
Humides de suée : et, nerveuse, et minée
D'anémie, et d'amours seules époumonnée,
Sans avoir vu s'enrêve aux Tendresses des draps
La drôlesse qui pousse une rauque halenée...





le sang aux Tempes

Hélas! en la danse âpre où des Torses nus VONT
Par les Usines dur TONNANT, rumeur qu'on aime,
On va pour elle, alors, la Vapeur roide et même,
Vous AYANT aux deux poings, ô Masses au vol long,
Ne plus valser la valse au HAUT Tournis suprême ?...

—Or, en un spleen de vague aux soirs des mers en paix,
Il s'en va d'un air soûl : et le gaz par TOUT, rampe
Morne d'Yeux d'or, s'allonge et règne, seul! et rampe
Aux miroirs des ruisseaux : et, de dégel épais,
Ainsi qu'au loin la mer le pavé morne lampe.

Sous le soir mou d'hiver plein d'éveils de Torpeurs
Très malade il s'en va, noir désossé qui vague
Sous la lueur des gaz : et le noir plein et vague
Roule en de longs remous d'angoisses et de peurs,
Très mou ! l'Ouvrier noir AYANT un spleen de vague—

Tordu d'avoir valsé, noir et la Masse au poing,
Des derniers Travailleurs aux larmiers noirs de suie,
Quelque soir, le dernier s'en ira sous la pluie
Très morne : et, dans ses Yeux, il aura, large au loin,
La surprise sans paix de son poing qui s'ennuie !

Alors, ô Torses grands ! ô grands marais velus
Des poils noirs long poussés en l'eau des sueurs noires,
Aux Usines où VONT les halos et les gloires,
AYANT la Masse aux poings, ne piquerez-vous plus
Vos grands en-AVANT-deux dignes de remémoires :

Alors, ô Valseurs noirs ! ne valserez-vous plus,
Tordus, mais grands quand même, au grand vol omnivore
Des Masses qui VONT dur pleines d'un han sonore
D'homme à la grosse nuque : et des hommes velus
S'en ira d'un air soûl le grand Troupeau lendore !.....

—Or, en un spleen de vague aux soirs des mers en paix,
Tandis qu'il va malade et que le noir l'esseule,
Il songe ! dans son Temps, hélas ! la Masse veule
N'a pas eu de sommeils, et l'homme aux poings épais
Son désespoir sans voix qui, lèvre au noir, l'égueule :

Hélas ! en la danse âpre où des Torses nus VONT
Par les Usines dur TONNANT, rumeur qu'on aime,
On va pour elle, alors, la Vapeur roide et même,
Vous AYANT aux deux poings, ô Masses au vol long !
Ne plus valser la valse au HAUT Tournis suprême ? —

Sous le Noir, noirs rameaux d'où sur nos os dissous,
Ainsi qu'aux mares d'eaux sous les vieilles ramées,
Pleure, lassé, le spleen, — gros de voix exhumées,
Voix des aïeuls usés ou d'Aimés à genoux,
Voix prises d'impouvoir d'âmes inexprimées,

Un pleur immense râle : et, — glas d'ailes, alors
Qu'au gris des horizons passe un vol noir de grolles ;
Rauqueur de sonnerie aux émois de paroles
Quand aux mi-Trépassés va l'appel morne, hors
Des soirs longs, sur les prés et les prés malévoles ;

Dans un spasme inrêvé qui d'un pleur large d'eau
Troue leur gorge, horreur des vierges violées :
Le sourd émoi du noir s'ouvre à lasses volées
Ayant un glas, hors tout et diminuendo,
De Masses sans soulas en des mains empoulées...

Or, des Masses, ainsi, pleure elle-même, las !
La horde sans Travail, son glas de Trépassée
Qui pleure et diminue : et, — vol de la pensée
Montant, et qui zonzonne en les soleils lilas
Vus par les rôdeurs soûls lavés par la rosée ;

Durs de la nuque aux pieds d'un névralgique, hans
Du gros sang tonnant dur aux veines variqueuses ;
Sous les lunes, au noir de ramures aqueuses,
Rumeurs de pas pressés et poussés des élans
Que pique dans les reins la peur des voix rameuses :

Haut sur les Masses, qu'on n'ouit plus que sonnaille, aux
Soirs des prés, vit une Ame : et, dans le pêle-mêle
Tout épars d'heure noire où tout pleure et dégèle
Très lourd, — haleine même, et sans zèle et repos,
Triomphe la Vapeur, Telle hier, demain Telle.....

— Or, lui, va-T-il, et seul, et plein de mornes paix
De mer ne MONTANT plus; et, sans Travail, il pleure
AYANT de las zigzags : et de prés, sa demeure
Très vieille, un souvenir prend voix en l'homme épais, —
Vague, mi-prés, mi-rue, et que le gaz désheure.





les herseurs — sous la lune

Ainsi qu'une prière et qu'un ennui, soleilles-
Tu, lune pleine ! HAUT au HAUT des peupliers !
TOUT a l'air d'eaux : et l'Homme inému des merveilles
Mène par la lumière, AYANT l'amour des veilles,
Les pas las des Taureaux, Trois et loin réguliers.

Traîneurs doux de l'aiguë et de la large herse,
Homme et Taureaux, la lune, aux pâles prés, les a
Mornes et seuls grandis : et la paix large, à verse
Molle, neige — : et, mouillé de l'impalpée averse,
L'équipage impavide et religieux va.

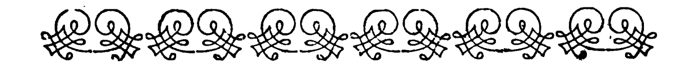
Doux de lune, VONT las les Taureaux pleins de songe,
Un seul, et deux : et, sur l'épaule l'aiguillon,
Très HAUT l'Homme en AVANT en la paix grande plonge,
Tandis que leur dos maigre et noir marqué s'allonge
Hors mesure près d'eux, et rampe noir et long...

HAUT sur les peupliers, la lune vénérienne
A des spleens graves, et, phosphorique, le noir
A des eaux de miroirs : mais las ! que mésavienne,
Quand à plein Temps le noir prendra l'horreur pour sienne
La pluie, — et, non sous Terre, aux remous sans espoir

De l'eau large qui pisse et s'éverse aux semaines,
Nagera le grain nul : aussi, grands mesureurs
De leurs Terres, AVANT qu'AIT loin, prodigue en peines,
TOUT voilé l'ample herse, âpres et longs d'haleines,
VONT-ils sans le désir des lourds sommeils vainqueurs !

Sans paix, allés, venus, doux de rêve lunaire
Vont-ils : et, las d'aller, s'enrêve le herseur :
Ayant l'air de songer, en un songe sévère,
Au nu large, tout sexe et vulve, de la Terre,
Qui s'ouvre, génésique, au germe envahisseur !





la Terre qu'on laisse

Il s'en va. Mat au large et de ses pieds solides,
Sourd à la voix de tout qui par les longs gaulis
Remémore les noms des vieux ensevelis,
Il s'en va large gas, haut parmi les valides,
Visage au noir, lui seul ! et les pas grand remplis !

Oh gloire ! la vesprée a sur la Terre émue
Des rougeurs d'impollue, et l'arrière-saison
D'avril divin et d'aout père de la moisson
Des souvenirs sans pleurs : et l'hallali-à-vue,
Vie à Tous ! sonne haut, d'espoirs à l'horizon...

— Il s'en va rempli d'ire : et le soleil aux ormes,
Qui d'or rouge et pieux dore son long dos noir,
Très divin s'ensommeille : et de roses au soir
Une avalaison saigne en sourires énormes,
Mirés au MAT, songeur des eaux, rêve et miroir ! —

Très soûl de la Maison où le glui de l'année,
TOIT pauvre, a des pleurs d'eau qui pisse et de verglas,
TANT pis ! lui s'en va loin : et d'un plus large pas,
Quand au loin gris et noir gronde l'âpre halenée
De quelque Train qui passe à l'horizon plus las.

Vère ! un Train sourd qui roule, aux sourdeurs de pierraille
Versée à l'horizon et grandie en son vain,
Donne au gas lourd des pieds : ne va-T-il pas au Train
Qui par le noir ahane et les Tunnels éraille, —
Le Train noir de Paris, plein hier, demain plein !...

Très soûl de la Maison, où la paille qui rouille
A des pleurs d'eau de HAUT qui pisse et sue au mur,
Très soûl des prés mouillés, vère ! il va, large et sûr
De son songe : et du sang de la Ville qui grouille
Tape aux prés les rumeurs son pouls rapide et dur.

Non ! la Terre aux lueurs des horizons de roses
D'où ne s'exila pas le pied de ses aïeux,
Ne ne gaudira plus des amours seuls et gueux
Du gas qui l'engrossa ! le soir des deuils moroses
Traîne, et pleure à qui passe un pleur morne en les Yeux.

Non ! la Terre ne donne à l'homme qui l'adore
Que du pain pour manger, et pour dormir dessus
Que la paille mauvaise à ses longs reins ossus :
Non ! du gas rempli d'ire en le vêpre lendore,
Non, la Terre au poil roux ne se gaudira plus !...

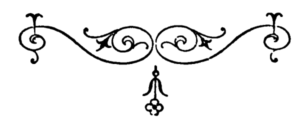
— Il s'en va rempli d'ire : et moins HAUT, et de hâle
Voilé, MONTANT en rêve, — l'horizon glorieux
Moins rouge s'humilie : et le doux soir pieux
Pleure des larmes sœurs des larmes lilas-pâle,
Quand aux lilas d'avril passe un air orageux. —

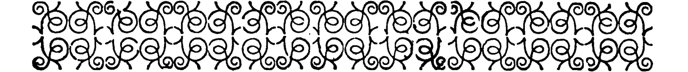
TANT pis! lui s'en va loin : et, loin du grand soir rare
TOUT d'or! et rouge, et rose, et si doux alarmé
Du Trépas dans le noir du lilas loin semé, —
Tandis que TOUT poussé de rêves, dare dare,
HAUT et seul en AVANT, et le pas gendarmé,

Tape des pieds le gas, sans peur et peine en l'âme ;
Tandis que, lueur vague au noir de peupliers,
Très morne a lui la gare, et qu'au loin singuliers
VONT des appels pressés de quelque Télégramme,
Triangle soûl qui sonne au noir des Impliés :

Derrière, à l'horizon dérougi qui s'aveugle,
Mi-levée, et, Travail ! sa grossesse de grains
Plissée à pleine peau par les sillons sanguins,
La Terre désaimée, ainsi qu'un Taureau meugle,
Immense de douleur se hausse sur ses reins !...

Il s'en va. — Le noir VIT, et dans les gaulis erre
Si rempli de douleur que nul ne le rêva
Un inouï soupir : et d'une voix qu'on n'a
Que lorsqu'on va mourir quelqu'un se désespère :
« Un de plus, un de plus ! un de plus qui s'en va !...





l'homme qui n'ose

— ne l'a vu mon désir, mais il VIT, mais il VIT :
Il VIT, il m'a vu même : et, sans nom, mais de lui,
M'ONT, par une vesprée, — oh ! les Hommes, s'il VIT !—
M'ONT salué des vers pour me parler de lui. —

... Vois, Plein-de-rêve, vois! et,— nul vin ne me grise,—
As-Tu vu la douleur pareille à ma douleur !...
Par la Tendresse molle et l'odeur d'une église,
Par les serres où sue et vous mouille une odeur
De quadruple mamelle et de gésine en sueur,

Par les lieux du plaisir et la rue où se presse,
MONTANT, la Mer du monde aux arômes aigris
D'iris et de Travail, d'orgie et de paresse,
Mon pas ne passe pas, et pourquoi vois et dis,
Dis à Tous les raisons de mes deux Yeux maigris.

TOUT vieux Temple vous pue, ô les Vierges ! et, Mères !
TOUT arôme de serre ; et MONTANT, Mer à voir,
Le monde pue au loin les gueuses sanguinaires,
Pour moi ! moi n'AYANT eu, pâles sous mon poil noir,
Ni Vierge, ni Mère ample, et ni gueuse, le soir !

Vierge et qui HAUT ulule, en moi l'amour halène :
L'horreur des lis m'enrage, et pas une heure, hélas !
Ne m'aura laissé sain et dieu de mon haleine
La Migraine, ma sœur qui ne me laisse pas,
La Migraine, nausée et grande eau sous mes pas...

— morne et longue MONTAIT en ma veille sans heurs,
Morne, et longue, l'angoisse : et Vous, ô ses douleurs !
Passiez-vous, mer vagueuse aux horizons sans heurs,
Par ma moelle et mes os, et mes reins en douleurs ! —

... O misère ! et si lourds et si rauques d'alarmes,
Aux prises et viols de TOUT dur MONT d'amour
Vous iriez, mes émois de Taureau plein de larmes !...
Mais non : la Terreur m'a, de la gueuse aux Yeux lourds,
De la Mère aux Yeux grands, de la Vierge aux Yeux sourds :

Une Terreur qui sue ! — et, voilà par les serres,
Sexuelle ouvraison de rouge et de lilas,
Par les vagues de monde et les suaves prières
Des Temples odorés, pourquoi ne passe pas
Mon pas ensauvagé, mon pas morne, mon pas.

Plein-de-rêve, vois-Tu, — non, nul vin ne m'enivre,
Mais la migraine VIT, mon amoureuse sœur,
Au-dessus de mes Yeux, — vois-Tu, le HAUT-mal ivre
HAUT et sûr, sur moi plane, en leur grosse sueur
De reliques, de sang et d'humus plein d'odeur !.....

Si d'un homme de graisse AVAIT du moins douze heures
Le repos sur les reins mon sommeil sans ennuis :
Mais non : au noir à Tous des heures les meilleures
Veille et me parle d'hier ma sœur aux Yeux amis,
La migraine d'où va le rêve aux pleurs gémis!.....

ne l'a vu mon désir, mais il VIT, mais il VIT :
Il VIT, il m'a vu même : et, sans nom, mais de lui,
M'ONT, par une vesprée, — oh! les hommes, s'il VIT!
M'ONT salué des vers pour me parler de lui. —

..... Alors, ô pleurs gémis! mon sang vierge se venge,
Mon sang vierge, mon sang : et, grouillis, par la mer
Très noire, des glauqueurs MONTANT en pâleurs d'ange,
Traînée humide et lourde, et sur moi, l'homme amer,
Triomphale MOUVANT des Toisons d'or dans l'air,

Dans un spasme elles VONT, les Vierges sensuelles,
Les Mères en amour, les gueuses aux Yeux soûls,
AYANT des rages d'homme : et des lis des mamelles
Passe et passe la vague; et ma gorge, dessous,
Pleure et râle de peur, de la peur des seins mous,

Pleure et râle, et s'égorge : et le sang en ma nuque
Tape un glas douloureux, et hors des draps en eau
Mon sommeil se relève en une horreur d'eunuque,
Mon sommeil épeuré qui gronde du naseau,
Mon sommeil pâle au poil redressé sur ma peau!...

Ainsi suis : et, voilà par les serres humides,
Par les vagues de monde et les Temples dormeurs,
Pourquoi ne passe pas mon pied, ris des Timides :
Assez TÔT, rêves lourds et remplis de rumeurs,
Tuerez-vous le dormeur de ses sommeils en sueurs !...

— morne, et longue MONTAIT en ma vieille sans heurs,
Morne, et longue, l'angoisse : et Vous, ô ses douleurs !
Passiez-vous, mer vagueuse aux horizons sans heurs,
Par ma moelle et mes os, et mes reins en douleurs ! —

... Hélas ! et me VAUT mieux le sommeil de sous-Terre :
Mais, géhenne ! ma peau, ma peau pleine de peur,
Ma peau s'aime et se garde, AIMANT sa vie amère :
Sa vie ! et, Tu ne sais, des soirs, vagues d'horreur,
Des Assises sous elle erre et va la souleur !

Mon Amour se déprave; et si des Vierges, d'elles,
Les Mères en amour, les gueuses sur mes pas,
Si m'a l'âpre Terreur, las! des Ignares grêles
Sans mamelle et Toison, las! elle ne m'a pas:
Oh! mères, gardez-les! Oh! gardez-les en Tas!.....

Tu vois que me VAUT mieux, ô VOYANT de nos âmes!
Puisque dans mes deux Yeux pareils aux marais las
Pas une n'épandra de ses Yeux, vagues gammes,
Le doux ruisseau d'amour, et qu'allongé Trépas
Ma paûvre âme n'ouira du monde que les glas :

Tu vois que me VAUT mieux le sommeil sous la Terre,
Tranquille en l'eau qui gèle, — et Toi qui sais, horreur!
Que nul vin ne me soûle, et que sur mes Yeux n'erre
Que mon mal noir et seul, la migraine, ma sœur,
As-Tu vu la douleur pareille à ma douleur!...

— ne l'a vu mon désir, mais il VIT, mais il VIT
Il VIT, il m'a vu même : et, sans nom, mais de lui,
M'ONT, par une vesprée, — oh ! les hommes, s'il VIT ! —
M'ONT salué des vers pour me parler de lui. —



LIVRE III



la Terre nue

Vides, et nus pleureurs des grands épis moulus,
Tous les sillons, au soir : et, pleurs en rêve vus,
Une averse poudroie, et la Terre au sein veule,
Mère à l'énorme sexe et qui soupire seule,
Tend sa mamelle large aux mamelons velus...

Oh ! la voilà lassée : et de ses gros sangs mâles
Si la veine reprend en ses reins assoupis,
Très large, elle a donné, la Mère des épis,
Son gros sang rouge et sain, son sang, aux germes pâles, —
Aux germes long poussés des moissons idéales !

Or, la voilà lassée : et de vagues douleurs
Aux lieux larges et sourds des ovaires songeurs,
Dormeuse s'épand-elle en la pluie endormeuse :
Tandis que des sillons, AYANT loin l'air rameuse,
Va MONTANT la sueur, où l'âme des odeurs.....

Oh ! quelle œuvre, mon Dieu ! quelle œuvre âpre pour elle,
Que l'œuvre d'engendrer dans le noir des humus,
Quand l'homme, sans repos, sur ses larges sinus
Tasse, en son priapisme, exsangue, laid et grêle,
Son désir de saillir sa vulve solennelle !

Terre et grands horizons où va l'AUTAN perdu !
Oh ! quelle œuvre à gémir ! quand, son œil exigu
Tous les ans amoureux d'une amour maladive,
Tous les ans il la prend, et que la graine vive
Tous les ans en son sein plonge son germe aigu :

Oh ! quelle œuvre, Seigneur ! et, lasse de semailles,
Sous la pluie, où, soupirs, il passe des ardeurs
Très-pâles, épand-elle, AYANT des impudeurs
Très larges, ses sillons aux velaisons de pailles, —
Mère lasse et songeuse un soir de relevailles !...

Sur la verdure au loin, sur les murs verruqueux
Des moisissures d'or, lèpre aussi vieille qu'eux,
Grasse d'odeurs la pluie erre ample, grise et glauque :
AYANT l'air — lors d'aurore aveuglée et non rauque, —
De rameaux amples, HAUT, et loin, gris et pleureux.

La paix de l'eau sur eux erre en lourdes volées
Très molles : et des prés, des verdeurs, des vieux murs,
Un vol d'aromes va, vagues, malsains ou purs, —
Sans plaie en le nuage où se puisse aux vallées
Voir l'azur, ou du soir rouge et d'or des saignées.....

Oh! quelle œuvre, Seigneur! et s'épand-elle, hélas!
La mère des épis aux grands mamelons las;
S'épand-elle en repos sans pudeurs et sans voiles,
Pleine, quand l'eau se mêle à ses immenses moelles,
D'un sensuel plaisir que nous ne savons pas!

Sur le Tout, sur les prés, sur les vieux murs, la pluie
Vit immense et spleenique : et, la Terre a la paix
Sous sa sève qui sue, et sous ses sangs épais
Montant loin leur odeur en rêve épanouie, —
Vapeur de hammam lourd à la paix inouïe.

Pensive, elle s'enrêve : et, de vagues douleurs
Aux lieux larges et sourds des ovaires songeurs,
Ainsi que, nue et molle en une onde, — amours d'aile —
S'ouvre aux Tendresses d'eaux une mère nouvelle,
Nue et molle s'épand la Terre en ses langueurs !





ainsi que Magdeleine

Tendre, et sous ses deux mains AYANT odeurs de Messe
A l'Impollu lavé mon âme du sang doux :
— Que le sang de l'Agneau né selon la promesse
Nous lave nos passés, de Toi-même et de nous, —
Ainsi pria le Vierge en son livre de Messe...

Pour qu'elle ne s'en aille, ainsi qu'aux lever-Dieu
L'amour léger du Pain, ma lèvre pâle hume
Mon âme ! AVANT l'angoisse et le suprême adieu,
Très nue, oh ! lavez-moi, qu'AIT des pâleurs de plume
Mon TOUT, que saluera la paix des lever-Dieu !

— Que le sang de l'Agneau né selon la promesse
Nous lave nos passés, de Toi-même et de nous ! —
Très nus, oh ! lavez-moi mes grands nus de déesse !
Si dans mon âme amère a passé le sang doux,
Le sang pur de l'Agneau né selon la promesse.

D'un linge vierge aux plis pareils aux ongles durs
Oh ! lavez mes grands nus sales des sueurs sales !
Quand va le gel sur elle élargir ses azurs,
Oh ! lavez Magdeleine AYANT aimé les Mâles,
Lavez d'un linge vierge aux roideurs d'ongles durs !

Dans l'eau qui lavera la Magdeleine amère;
Vous ne verserez pas d'eaux de roses, des eaux
Tendres à vous griser d'amour sur mon suaire :
D'eau glauque, sœur des pleurs, et qui gèle les os,
Très dur vous laverez la Magdeleine amère.

Pour laver, large et dur, les mouillures d'hier
Vous prendrez l'eau de pluie où l'air vierge se mêle :
De l'eau glauque de pluie aux aromes de Mer
Vous laverez plus large aux ronds de la mamelle,
Vous laverez du poing les mouillures d'hier !

Du poing vous ouvrirez large sous ma mamelle
La plaie au sein du grand Tué, du Monde épris :
Que ma peau rare pleure, et long saigne, et saigne, elle,
Oh ! les doux Trépassés ! — qui, les heures, a pris
Des sangs d'hommes l'arome et la verdeur non grêle !

Sous le gros linge vierge, oh ! dans l'eau rouge ouvrez
Mes pieds nus mis hier sur les passives nuques,
Mes pieds que l'iris givre et qui, doux azurés,
VONT sur des souvenirs d'hommes rendus eunuques :
Sous un gros linge vierge, oh! dans l'eau rouge ouvrez!

Ainsi qu'au Dieu qui saigne,—oh! les Trépassés pâles!
Ouvrez aussi mes mains que le HAUT-mal houleux
D'amour sur les grands reins noua, ridés de râles !
Ouvrez mes mains où sue un arome âpre d'eux,
D'eux m'AYANT pris en haine ou qui VONT mous et pâles...

Mais s'allège mon âme : et, légère et pareille
A quelque vierge hors des rêves non voulus
Va-T-elle ! Sur mes Yeux l'heur divin qui soleille
A des roses d'aurore, et ne reviendra plus
Mon heure loin passée aux rêves noirs pareille.

Sœur du pain et du vin au lever-Dieu qui pèse
Sur les orgueils de Tous, de neige dure aux ans
A les pâleurs mon âme : AVANT le grand malaise
Très nu lavez mon nu, qu'il s'en aille du Temps
Dans une grande paix de lever-Dieu qui pèse !...



—Que le sang de l'Agneau nous lave, au nom dn Père,
Nos passés pleins de maux, de Toi-même et de nous ! —
Sans remords, sans angoisse, et sans pleurer la Terre,
Si dans mon âme amère a passé le sang doux,
Mon âme se r'envole à la splendeur du Père !

Vierge-Mère ! — ô divine et grande pleine d'heurs,
Qui de vos pures mains avez lavé des langes !
AVANT rappris vos noms et l'amour des pudeurs,
Mon âme à vous aussi revole aux Yeux des Anges,
Vierge-Mère ! ô divine et grande pleine d'heurs !

... Mais du Vierge aux deux mains AYANT odeurs de Messe
Ainsi que d'épis mûrs, ai souvenir : et, Dieu
Très morne ! que n'a pu ma lèvre de déesse
Réveiller ses doux Yeux et rerosir un peu
Ses deux mains au sang vieux AYANT odeurs de Messe !....





aux Temps des dieux

Tout moderne, et Voyant de nos modernes âmes,
Des soirs vieux, malgré lui, hors du Vrai, sans paphos
Où des déesses, il s'exile ! et, dans les gammes
Des azurs et des ors, et le nu des paros,
Mensonge et dieux il pleure, et Vous, ô pâles Ames !
Vagueuses Vierges, aux plis longs des longs peplos !....

... Alors, vieux de mille ans, haut azur sous l'azur,
Vieux rameaux et gaulis! viviez-vous grands et glauques,
Temples ! et, solennels et larges dans l'air pur,
Adorés de la Vierge, émoi de l'homme mûr,
Alors, viviez-vous seuls, seuls aux zéphirs non rauques !

Lorsque MONTAIT vers vous la vierge aux Yeux d'avril,
Sous le lin vierge AVAIT des peurs sa peau sans hâle :
Vous exhaliez, rameaux, un arôme viril,
Tiède : et l'Impollue au sexe puéril
AVAIT de longs émois sous le long peplos pâle...

Alors, vous glissiez-vous, déesses aux grands nus !
Glauques et pâles sous la glauqueur des ramées :
A nos heures, de Nous, nous les nouveaux-venus,
Vous avez peur, hélas ! et, vos seins ingénus,
Nul ne les verra plus, ô pâles inhumées !

Or, des déesses quand ainsi le rêve grand,
VOYAIT-on des Yeux d'or à des ardeurs soudaines
Darder dans les glauqueurs et prendre un long élan
D'animal suivi près : et le sauvage han
AHANAIT, d'égipans noirs et noueux de veines !...

Alors, alliez-vous, vierge au peplos onduleux !
Quand vous passiez auprès des verdures rigides,
Pleine d'émoi soudain : quand, magique et nerveux,
Un arome non mis aux pieds des grands Aïeux
Moire vos plis divins d'eaux molles et livides...

Ainsi va-T-il aux Temps des dieux et du Mensonge,
MONTANT aux Temples où HAUT s'azure à l'envi
D'horizons, la verdure ! et Vous, pour que s'allonge
Son long songe, sonnez en un rêve suivi,
O pipeaux ! un doux rire épars dans le Mensonge
De lèvre mi-surprise et de sein mi-ravi !



LIVRE IV



les Yeux de l'aïeule

Vie, et ride des eaux, depuis que hors l'amère
Navrure de ses Yeux son âme ne sourd plus,
De ses Yeux inlassés la Vieille aux os de pierre
Morne et roide regarde : et sa voix de prière
Très aigre, égrène au soir les avés des élus.

A mesure qu'elle a, — spleen des angles rigides —
Sur elle plus uni ses deux mains aux longs os,
Sans pardon, hors du gel de ses deux Yeux algides
Tout a passé, par peur de leurs grands miroirs vides, —
Hivers haut enlunés de lune sur les eaux !.....

Ayant salon, les soirs, — rire et Thé dans la veille
Tiédie, et, plumes, quand il neige dans les gels, —
Aux Yeux de Tous l'adore, et, sur sa Tempe vieille
Onde un peu ses poils gris, la molle Non-pareille
Qui Mère-grand l'appelle, et plus doux que les miels :

Mais haut assise, et roide, elle n'ouit pas, et, noire
Sans une lueur d'or, ou, ris de mère-grand,
Un remugle de rose, ainsi qu'une mémoire
Très vieille, elle pourpense : et de ses Yeux sans gloire
Gèle en les Yeux pleins d'heur lis ou rose d'amant.

VONT alors une gêne et des peurs : et l'Aïeule
Tranquille, sphinx amer aux deux grands Yeux mauvais,
Sous la lumière règne, et non lasse et non veule :
L'Aïeule qui les VOIT, et qui prie, âpre et seule, —
TOUT un murmure dur de lèvres et d'avès !....

Si, roide ainsi, sur Tous elle n'ouvre pas, — lunes
Roides, — ses Yeux ! rêve a-T-elle que, leurs amours,
Des mépris d'elle VONT, et des rires, des Unes
Aux Uns, pour sa vieillesse : et, pâleurs des lagunes
Où des roseaux, elle ouvre ainsi ses deux Yeux gourds...

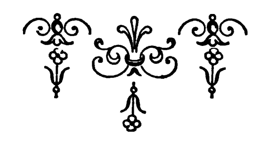
Mais du dormir, adieux ! quand l'heure sonne — veille
Tiédie ! — après avoir suivi le dernier dos,
VONT, lors, dans les sommeils, les Yeux : et, lors, merveille
HAUT, parle en elle-même, en le gel d'air et d'eaux,
La neige seule et pâle, à des plumes pareille.....

Dans le suaire des draps, en le noir où respire
Des ruines la girie et VONT de vieux ahans,
L'Aïeule mal sommeille : et, sans lampe, — sourire,
O rides! doux sur vous, — le NOIR VIVANT empire,
Marée ample des mers sous la pluie en suspens.

Oh! dormez sans soupirs, et que, doux, vous rerie
Un vieux rêve, ô Vieillie et Passée! et, — la, do,
Sol, do, do, — de Tonka, glauque odeur de prairie,
De géranium, d'orange, et de roses où prie
La langueur des Yasmins, — qu'une Odeur plane HAUT

Sur vos Yeux soleilleux d'un soleil doux et monde!.....
Mais un rien — sur les eaux ride d'air large — sur
TOUT elle a long passé, pareil aux lueurs d'onde
Molles à mourir : et, des reins, HAUT a du monde
Des grands sommeils surgi l'Aïeule au regard dur.

Mais, sur elle a passé, TOUT le long, large et grêle,
De ses vieux os, un rien, ride d'air sur les eaux
Tranquilles : et, l'Aïeule AYANT l'idée en elle,
Tressaille et ne VOIT qui de sa vieille mamelle
HAUT de même a pu rire, et de ses pauvres os!...





Train d'heures noires

Quand VIT-il, les Yeux grands, et qu'à ses reins le soir,
Amour glauque et mauvais de grands roseaux algides,
D'eaux et gels l'enserra,— vieil Homme aux os rigides,
Il pensa s'éveiller d'un rêve, en un lieu noir
Traversé de vieux geais, aux deux ailes livides.....

Mais, Vieux qu'épeure au soir l'air des dies irés,
Quand un ouragan vrai de ses Tapes impies
Tapa, — plus HAUT, plus noir que les peines glapies
Des pierres des vieux murs et des gaulis navrés,
Très nus ! des peupliers TOUT endeuillés de pies, —

Tapa sur son long dos le glas qui sonne sourd
Aux vieux reins malmenés des glauques pulmoniques;
Très HAUT, quand sous ses pieds, plein d'aveugles paniques,
Ainsi qu'un dos VIVANT peina le Talus lourd,
Très rauque ; et que, longs rus d'eaux maigres aux magiques

Soirs pâles, s'alluma l'azur pâle des rails :
Tragique se TINT-il ! et MONTA sa mémoire
Très grande en ses Yeux grands et sous ses poils sans gloire :
Il se TINT roide et seul, les pieds dans les aiguails,
AYANT une sueur sous la grande Heure noire !.....

Homme de la Terre ample, aux vieux Temps sans savoir
Ruisselé d'une vulve au giron de la Terre,
De ses Yeux agrandis de vieux visionnaire,
TANT pis ! il a voulu, hors de son vieux Trou, voir
Qui, les soirs, hurle ainsi sous le rêve lunaire !

Il a vu, Vieux qui songe : et, — rouge, noir, or doux,—
VIVANT rêve en ses Yeux, et long, sans pleurs, sans rage,
Passe, aux mille wagons, le Train ! rêve d'un Age
De dam : et du Talus AYANT un large pouls
S'épeure le grand dos à l'angoisse sauvage.

Il a vu, que Dieu l'AIT ! et les reins, en le noir,
Travaillés des sourdeurs de l'express impavide,
Qui,—rouge, noir, or doux,—passe en son rêve aride,
Il s'épeure d'ouïr, large et HAUT, se douloir,
HAUT et large, les prés ! que, MONTANT, l'émoi ride.....

— Tel, il a souvenir : et, par MONT et par val,
HAUT hurleur qui des pleurs plein de mépris s'ennuie,
Sur le Vieux et les prés à la sourde girie
Tape l'ouragan noir : et, sourde et qui va mal,
Tousse la Terre, loin, d'une Toux inouïe ! —

Tout va mal : et, sans paix, ayant d'un long ennui
L'univoque rumeur, en le Vieux le Train roule,
Tout express : et le Vieux du Train morne se soûle
Parmi les prés hagards : et du délire, en lui
Tintant, passe sur tout la mer pâle et la houle,

Toux et larmes ! et, haut les mains, ainsi que deux
Ailes noires, voilà qu'ensauvé par les Terres
Meugle le Vieux ayant ses Yeux visionnaires
Des vieilles lunes pleins ! et, — vivant et hors d'eux,
Derrière lui s'en vont du Talus gros de pierres

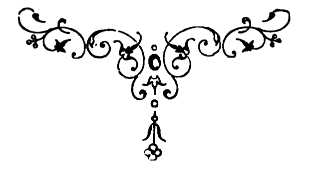
Tonnant, de l'Heure noire et des prés, pleurs glapis,
Tous les émois levés hors d'hiver où tout plonge :
—Tous loin du Train de spleen aux gloires de Mensonge,
Tous pleins de l'ouragan, qui, Tant mieux ! et Tant pis !
Tape et Talus et l'Heure, et vieux Homme et vieux songe !.....

— Mais las ! qu'il aille ! et HAUT les mains, — héron des eaux —
Qu'il s'ensauve MOUVANT ses deux ailes levées :
Hélas ! de loin venu, morne et sans arrivées,
Dans son rêve et ses Yeux, dans sa moelle et ses os,
Va sans paix le Train long sur le rail des durées ! —

Oh ! malheur de par Dieu ! pâle, il le meugle, lui
AYANT le mauvais œil qui vide les grossesses —
Où qu'il aille, malheur ! sous ses deux mains pauvresses,
Au Train qui passe et passe en son âme relui,
Rêve du dam qui songe et des males sagesses :

— Mais que maudisse, las ! son ire : hasardeux,
Du Train noir, possédé pour son deuil sur les Terres,
Dans le noir remué du spasme des prières
Il s'ensauve, qui meugle : et, — VIVANT et hors d'eux,
Derrière lui s'en VONT du Talus gros de pierres

TONNANT, de l'Heure noire et des prés, pleurs glapis,
Tous les émois levés hors d'hiver où TOUT plonge :
— Tous loin du Train de spleen aux gloires de Mensonge,
Tous pleins de l'ouragan, qui, Tant mieux ! et Tant pis !
Tape et Talus et l'heure, et vieux Homme et vieux songe !....





une amour de haies vives

HAUT darde par l'azur midi de messidor
Tout rouge, et les Taons noirs vont par les verdeurs d'or...

Hors des pas grands de Tous, et sous le noir des haies
Mâle et Vieille aux vieux pis, gars et garse VONT-ils :
Hélas ! l'Amour épeure : et, sœur large des plaies
Des pulpes après l'eau, des vieilles aux Yeux vils
S'ouvre des soirs la vulve AYANT soupirs d'avrils !...

Dans de l'air lourd qui germe et sur les humus glauques
Tièdes de lourds soleils, noirs et roides du dos
VONT-ils geindre et s'aimer : et par des noëls rauques
Mêlés de modes doux, lui, de Terre et des eaux,
Tranquille endormira les vipères sans os.

Tranquille, leur amour n'a pas, au noir des mûres,
Une peur d'Yeux venus derrière leur Talon :
AYANT le mauvais œil et l'émoi des ramures
Sur leur lèvre aux grands plis, ramasseurs noirs ils VONT
Des simples dans les prés, la Vieille et le gars long.....

HAUT rêvez-vous, azur, et rêvez-vous, ô rêve
De l'or sur les grands prés en le messidor las,
HAUT et loin, et dormeurs ! et, grand soupir de sève
MONTANT sous le soleil des Taillis et prés ras,
Ainsi qu'une migraine à l'horizon lilas,

Des Tisanes, amers et miels, et des genièvres
Mûrs, et des mûres d'un grand dormir énervés
Par les prés l'âme molle halène à pleines lèvres :
Trève et sommeil ! et va, ses voiles non levés,
Le virginal aller des rêves mi-rêvés !.....

Sourde dans la vesprée et dans le songe immense,
Aux soleils disparus la Terre en larmes pense.....

Hors des pas las de Tous, et par les longs prés seuls,
Ils s'en VONT, le grand gars et la Vieille, magiques
Sous les Vénus d'en HAUT : et, voix grêle d'aïeuls
Qui s'épeure et larmoie en les soirs euphoniques,
Un Troupeau d'ouailles pleure et passe en ses paniques...

Mâle et garse, ils s'en VONT : et, les heures, dans l'air,
Ample et sur une lieue, et pleine âme, — venue
D'une gueule innommée AYANT hurlé, mais hier, —
Une rumeur marmonne et plane sous la nue,
De sonnailles emplie : et là dedans se rue

Une ample galopée au son MAT de pieds lourds :
TOUT le grand revenir des Troupeaux pleins de sommes !...
Ils s'en VONT noirs et longs, eux, les maigres d'amours,
Soûlés, sous les Vénus, de leurs âpres aromes,
Animaux évadés hors du TOIT vain des hommes !

Des hommes dans l'heure ample, un TOIT, on n'en VOIT pas.
Ils VONT, noirs dans le noir : et de poils et de laines
Trempés dans les purins passe un arome ; et, glas
Des douze heures de plus, pleure en les rumeurs pleines
L'âme des angelus : et, lors, aux draps des plaines,

Dans la musique sourde où, Triangle inouï,
Vont les sonnailles d'or et la larme idéale
Des angelus pleureurs, — hardie, et pour que lui
Pour sa Taure la prenne en l'ample paix rurale,
Va d'AVANT, sexe nu, la Vieille TOUT au mâle !...





au soleil de l'AOUT

Tous les Troupeaux, quand ils s'en VONT, et, de leurs queues
TUANT les Taons, les Roux, les Noirs, les Taureaux grands:
Au Travail de la grange, eux, las des vieilles lieues,
Ils VONT, les deux longs Vieux,—et d'odeurs du vieux Temps
Un doux revenez-Y grise un peu leurs vieux sangs...

Oh ! l'odeur du passé qui pour l'espoir de vivre
Rouvre les nez des vieux AYANT le Trépas près,
Quelle odeur qui rend soûl ! et pleins d'heurs grands d'homme ivre
VONT les Vieux : et l'odeur, odeur saine d'engrais,
Passe, et de Terre grasse et de glu de marais.

Oh ! la Terre, la Terre ! en les sueurs et le hâle
Quels maux aux reins, aux Temps ! et, prodige, ouiriez-vous
A la ronde, les gens ! sonner, et presque mâle,
Sonner dans le soleil, ainsi que d'hommes soûls,
La voix des deux longs Vieux TINTANT de leur grands pouls !

Mais qu'il odore aussi ! sous la lourde âme éparse
Des purins sourds émus de genèse et d'éveil,
Le grand amour aimé de l'ample et vierge garse :
De la Terre en la pluie et la Terre au soleil,
De la Mamelue âpre et qui n'a de sommeil !.....

Or, d'ANTAN l'odeur passe : et, de noms géorgiques
De vieux prés, un glas sonne : et, musique des eaux,—
Ainsi qu'au vieux viveur qui de doux noms magiques
ONT nommé les grands Yeux, les grands seins, les grands dos,
Les plis et les replis et les roses des peaux,

Il leur donne, aux longs Vieux, un grand heur mélomane,
Le glas d'ANTAN, le glas d'amour, le doux glas d'or
Venu du passé long : et le purin ahane
Sous l'après-midi rouge, et des Taons noirs l'essor,
Apre et guerrier, zonzonne en l'or de messidor.....

VONT-ils loin, — souvenirs — loin VONT-ils les grands-pères !
— Sur les sillons mouvés à l'arome de sang,
Des verdures là-HAUT, en l'Orée-aux-Vipères,
Un grand soir glauque et noir pleure humide, et s'éprend
De la Terre VANTANT son nu saigneux et grand.....

Puis des prés, des prés drus d'où s'exhale un sang glauque
Mangé par les midis : et par le Vieux pré, mer
Noir et glauque, le dail passe : et leur grand vouloir rauque
Tord les Torses grandis et noirs dans le plein air,
Noirs de sueur et mouillés du large arome amer.....

Puis la Moisson soleille ! et, sans paix, énergique
Ou lasse sous l'épi, de la Terre âpre aux gars
S'épand le MONT d'amour énorme et géorgique :
Dans son drap noir, ou glauque, ou d'or, sein plein ou las,
La garse aime sans paix et ne sommeille pas ! —

VONT, loin ainsi, les Vieux savourer dans le morne
Les odeurs du passé plein du glas des vieux noms,
Des vieux noms de la Terre, où, — rumeurs de Taons, — viorne
Un vouloir de genèse : et voilà, dans les longs,
Très longs Tournis des Taons aux sourdeurs de violons,

Pourquoi, soûls et le sang allumé sous leur hâle,
A la ronde, les gens ! et même du lavoir,
Ouïriez-vous au soleil sonner, et presque mâle,
La voix des deux longs Vieux, — vieux et maigres d'avoir
Trop aimé dans leur Temps la garse au sexe noir !

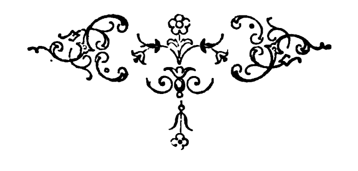


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

LIVRE IV

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES

1, RUE BONAPARTE. — PARIS

BÉNIGNE (Ange)	*Nos Séduisantes :* **Celles qui nous mènent,** 3e édition	1 vol.
BERGERAT (Émile) . . .	*Bébé et Cie*, 4e édition	—
BOUBÉE (Simon)	*Bouche-Verte*, 3e édition	—
CHARDONNE (Louis de) .	*Mitsa*, mœurs valaques, 3e édit.	—
CHINCHOLLE (Charles). .	*Les Jours d'Absinthe*, 3e édition . .	—
CLADEL (Léon)	*Léon Cladel et sa Kyrielle de Chiens.*	—
DEMESSE (Henri)	*Un Martyre !* 3e édition	—
—	*Les Vices de M. Benoît*, 3e édition.	—
DEMOLLIENS (Jules) . . .	*Cabotine*, 2e édition	—
DESCHAUMES (Edmond).	*Les Monstres roses*, 2e édition. . .	—
LABITTE (Alphonse) . .	*Le 108me Uhlans*	—
LEROY (Albert)	*Les Lendemains du Bonheur*, 2e édit.	—
LEROY (Charles)	*La Boîte à Musique*, 6e édition . .	—
LHEUREUX (Paul). . . .	*P'tit Chéri*, 5e édition	—
LEMERCIER DE NEUVILLE.	*Les Coulisses de l'Amour*	—
LEVERDIER (Henri) . . .	*L'Enfer à Deux*, 2e édition	—
—	*La Joie de Mourir*	—
LEPAGE (Auguste) . . .	*Les Dîners Artistiques et Littéraires de Paris*, 3e édition	—
MAIZEROY (René). . . .	*Petites Femmes*.	—
MENDÈS (Catulle). . . .	*Les Contes du Rouet*	—
MONSELET (Charles) . .	*Encore Un !*	—
ROD (Édouard).	*L'Autopsie du Dr Z****, 3e édition.	—
SAINT-VIDAL (Math. de).	*Un Cas de Divorce*, 2e édition. .	—
SILVESTRE (Armand) . .	*Le Livre des Joyeusetés*, 8e édition .	—
—	*Le Dessus du Panier*	—
STELLO.	*Sœur Thècle*	—
THIÉRY (Victor)	*Après la Défaite*.	—
VALLEYRES (Marc de) . .	*Sur le Boulevard*, 2e édition . . .	—

Typ. NOIZETTE.



